



HAL
open science

La céramique “ fine ” ou importée dans le Nord de la Gaule (contribution à l’histoire de la recherche)

Jean-François Geoffroy

► **To cite this version:**

Jean-François Geoffroy. La céramique “ fine ” ou importée dans le Nord de la Gaule (contribution à l’histoire de la recherche). *Revue du Nord*, 2001, 5 (343), pp.105-130. 10.3917/rdn.343.0105 . hal-04415816

HAL Id: hal-04415816

<https://hal.science/hal-04415816>

Submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

La céramique « fine » ou importée dans le Nord de la Gaule (contribution à l'histoire de la recherche)

Jean-François Geoffroy

DANS **REVUE DU NORD** 2001/5 (N° 343), PAGES 105 À 130
ÉDITIONS **ASSOCIATION REVUE DU NORD**

ISSN 0035-2624

DOI 10.3917/rdn.343.0105

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-du-nord-2001-5-page-105.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Revue du Nord.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La céramique « fine » ou importée dans le Nord de la Gaule (contribution à l'histoire de la recherche)

INTRODUCTION

Cet article reprend la première partie d'une thèse de doctorat sur *La céramique en Gaule septentrionale : les importations de Gaule de l'Est et de Germanie (1^{er}-v^e s. de notre ère)* soutenue en mai 2001 à l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3. Il ne comprend pas les nombreuses figures qui ne pouvaient, pour des raisons évidentes de place, être toutes publiées : elles concernaient pour l'essentiel d'anciennes typologies qui sont facilement consultables dans les ouvrages cités dans ces quelques pages. D'autre part cet article n'aborde pas la céramique belge qui peut être considérée comme une céramique « fine » et une importation, la sigillée arétine qui serait sortie comme on le verra du sujet, et bien entendu les amphores¹.

L'historique proposé ici est loin d'être exhaustif puisqu'il est en grande partie tourné vers les travaux qui ont contribué à la connaissance des productions « orientales » ; il a pour vocation de dresser un tableau général des études sur la céramique dite « fine », en mettant en évidence quelques travaux anciens ou récents qui sont les fondements de la caractérisation et de la chronologie. Cet aspect de la recherche peut être conforté par la lecture des recherches de F. Oswald et T. Davies-Pryce sur la *Terra Sigillata* parues en 1920, republiées en 1966 et réimprimées sans changement en 1969 : cet ouvrage a certes vieilli, mais propose une bibliographie quasi exhaustive des recherches antérieures à sa première parution avec une mise à jour de G. Simpson en 1966². Il est aussi possible de se reporter aux synthèses sur la sigillée de H. Comfort

publiées en 1940 et 1968³ ainsi qu'à l'ouvrage écrit sous la direction de C. Bémont et J.-P. Jacob en 1986⁴. Les autres classes de céramique engobée (notamment la céramique métallescente) ont été traitées récemment par R. Symonds et S. Künzl qui ont rassemblé une bibliographie très complète dans ce domaine⁵.

La « céramique fine », assimilée, le plus souvent à juste titre, à la « céramique importée » ou à la « sigillée » par opposition à la « céramique commune » qui est une production locale ou régionale, a toujours suscité un engouement particulier. Les archéologues, attirés par « le beau », ont rapidement compris que ce produit présentait trois caractéristiques originales et par conséquent un intérêt scientifique certain : il peut comporter des décors figurés, floraux ou géométriques ; il est parfois signé par son fabricant (estampille ou timbre) ; enfin il apporte des renseignements chronologiques assez précis. Aussi la datation de nombreux sites repose-t-elle encore aujourd'hui sur l'étude de cette « céramique fine ». Pourtant il faut garder à l'esprit qu'elle n'est parfois qu'un complément, certes assez fiable, aux informations chronologiques tirées d'autres matériaux plus précieux (verre, bronze, argent).

I. ÉVOLUTION GÉNÉRALE DE LA RECHERCHE

D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, ce n'est qu'en 1866 qu'apparaît le terme de « céramographie », qui sera remplacé avant 1974 (la date exacte est inconnue) par celui de « céramologie »⁷. De fait « céramologue » est entré dans le

*. — Jean-François GEOFFROY, chargé d'études – INRAP, HALMA – EA 2457, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, BP 149, 59653 Villeneuve-d'Ascq CEDEX.

1. — La céramique belge et les amphores viennent de faire l'objet respectivement par X. Deru et É. Marlière d'études complètes qu'il aurait été inopportun de reprendre pour les intégrer ici.

2. — OSWALD 1966, *Corrigenda et addenda*, p. III-VIII, bibliographie, p. 245-272.

3. — COMFORT 1940, p. 1295-1351 ; COMFORT 1968, p. 3-38 ; on peut aussi ajouter la traduction française parue en 1968 dans les *Travaux du*

laboratoire de céramologie de Valence, I, 77 p.

4. — BÉMONT 1986, 290 p. ; chaque site de production est traité sous forme de notice qui présente à chaque fois un bilan bibliographique.

5. — SYMONDS 1992, p. 76-98 ; KÜNZL 1997, p. 267-278.

6. — Ce paragraphe et plus globalement ce chapitre ne concernent que les céramiques d'importation qui ont été à l'origine de cette recherche. Les recherches sur les céramiques locales et régionales (« céramique commune ») pourraient donner lieu à un chapitre équivalent à celui-ci.

7. — REY 1998, t. I, p. 678.

dictionnaire courant ; en revanche « céramologie » en est toujours absent⁸. Cette science jeune a évolué parallèlement à celle de l'archéologie, en particulier en raison du nombre des découvertes, multiplié par les opérations préventives⁹.

Les plus anciennes mentions scientifiques de trouvailles de poteries ou de découvertes d'ateliers de potiers remontent à la première moitié du XIX^e s.¹⁰ : la naissance d'une céramologie moderne peut être placée dans les années 1850. Dès cette époque, trois genres de publications se côtoient :

- Les études à partir d'un mobilier facilement identifiable, à cette époque essentiellement la sigillée arétine : C. Goudineau a proposé un état des recherches sur ce sujet¹¹ qui mentionne notamment les publications de A. Fabroni et de G. F. Gamurrini, les premières sur cette catégorie de mobilier¹².
- Les traités sur ce qu'on appelle à l'époque les « arts céramiques », dans lesquels de larges chapitres sont consacrés aux poteries antiques ; c'est le cas par exemple de *L'histoire des poteries, faïences et porcelaines* de J. Marryat, daté de 1866, et surtout du *Traité des arts céramiques* de Brongniart imprimé une première fois en 1844 et réédité en 1877. Ces traités et histoires sont assez généraux mais denses de renseignements techniques.
- Le troisième genre de publication n'est apparemment représenté que par un ouvrage, curieux à plus d'un titre : *De la poterie gauloise*, écrit en 1872 par H. Du Cleuziou, fait l'éloge de la joie de vivre à la française ; il est illustré d'exemples antiques et surtout de récipients engobés.

Ces formes de publications, qui ne sont pas encore de véritables typologies et encore moins des typochronologies, se sont prolongées jusqu'au début du XX^e s¹³.

L'archéologie de la fin du XIX^e s. et du début du XX^e s. est marquée par l'apport de l'école scientifique allemande, en particulier dans le domaine de la céramique antique. H. Dragendorff est sans doute le plus important de ces savants dont les travaux font encore référence aujourd'hui¹⁴. Les publications céramolo-

giques se sont ensuite faites plus nombreuses : A. Oxé a étudié plusieurs lots de mobilier issus non seulement de sites allemands mais aussi du Sud de la France¹⁵, H. Lehner la céramique de Neuss, J. Hagen celle de plusieurs sites dont Xanten, *Vetera* et Alteburg. D'autres chercheurs encore comme Ritterling, Curle, Knipowitsch ou Waage ont complété les travaux de Dragendorff, tandis qu'en 1909 S. Loeschcke publiait ce qui est encore la référence en termes de datation de sigillée arétine : *Keramische Funde in Haltern* et que Oelmann proposait en 1914, à partir des trouvailles du camp militaire de Niederbieber, une première classification technique de la céramique engobée autre que la sigillée. Ces quelques historiens allemands, auxquels on pourrait ajouter bien d'autres noms, ont constitué dans la lignée de Dragendorff la première vague d'archéologues-céramologues, spécialistes du monde gallo-romain.

Parallèlement à toutes ces études, la liste des signatures sur sigillée arétine était dressée dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* entre 1875 et 1906. Il est regrettable que les représentations graphiques varient énormément d'un volume à l'autre et qu'elles ne soient accompagnées d'aucun profil ; les plus exploitables sont celles de Dressel et de Ihn pour Rome et Arezzo, ainsi que celles de Geissner pour Mayence.

En France, J. Déchelette a ouvert la voie en 1904 et a complété les travaux de Dragendorff avec son livre *Les vases ornés de la Gaule romaine*. Mais, alors qu'ils ont été dans les premiers à s'intéresser à l'art céramique et à ses techniques, les Français semblent marquer le pas en ce début de siècle. Pendant ce temps, en Angleterre, F. OSWALD et T. DAVIES-PRYCE faisaient paraître deux ouvrages, l'un en 1920 : *An Introduction to the Study of Terra sigillata*, et l'autre en 1931 : *Index of Potter's Stamps on Terra sigillata « Samian Ware »*. L'un et l'autre sont encore très utilisés aujourd'hui, même s'ils sont dépassés pour la chronologie¹⁶.

Après la synthèse d'Oswald et Pryce en 1920, l'entre-deux-guerres a été « l'ère des spécialisations »¹⁷. Un certain nombre de travaux font date : le *corpus* thématique des formes et décors figurés de

8. — ÉVENO 1999, p. 192.

9. — Pour une présentation de l'archéologie telle qu'elle se présente aujourd'hui, se reporter à PESEZ 1997 ; l'auteur propose un tableau de ce qu'est l'archéologie contemporaine et un historique qui permet d'appréhender les changements, dans l'approche et dans les méthodes qu'a connu cette science durant les siècles.

10. — Les Anglais ont écrit de nombreux ouvrages sur ce sujet : voir OSWALD 1966, p. 245-272.

11. — GOUDINEAU 1968, p. 13-15.

12. — FABRONI 1841, *Storia degli antichi vasi fittili aretini* et

GAMURRINI 1859, *Iscrizioni degli antichi vasi fittili aretini*.

13. — Un des exemples les plus connus a été le traité de WALTERS publié en 1905 : *History of ancient Pottery*.

14. — DRAGENDORFF 1895 (traduction française : 1980).

15. — Je n'ai pas consulté les ouvrages d'A. Oxé, mais il a notamment travaillé sur les productions de Montans ; on peut trouver la liste de ses ouvrages dans OSWALD 1966, p. 248 et 263.

16. — La bibliographie quasi complète des auteurs ayant publié avant 1920 se trouve dans OSWALD 1966, p. 245-272.

17. — BÉMONT 1986, p. 14.

F. Oswald¹⁸; dans un autre genre la série des monographies de sites inaugurés par F. Hermet à partir de ses recherches à La Graufesenque¹⁹. Alors que ces auteurs ne considèrent que la sigillée, quelques archéologues, allemands et néerlandais, ont continué à publier des monographies de sites dont ils étudient toutes les catégories de céramiques : en 1923, Holwerda a publié les découvertes d'Arentsburg, en 1931, S. Loeschcke celles de Trèves et en 1937, Brunsting celles de Hees. En 1940, H. Comfort propose une première synthèse importante sur la « terre sigillée » dans la *Realencyclopädie* de Pauly et Wissowa.

Après 1940 se développe une « nouvelle archéologie » : l'archéologie des collectionneurs du XIX^e s. et du début du XX^e s. laisse la place à une archéologie mieux structurée, plus scientifique. On peut considérer que cette nouvelle ère a commencé avec la loi Carcopino de 1941 qui a permis un développement continu de l'archéologie; l'archéologie préventive a littéralement explosé au début des années 1970 avec la création d'associations (loi 1901) régionales ou nationales qui prennent les fouilles en charge. Ce développement des activités archéologiques a évidemment eu une répercussion immédiate sur la recherche céramologique. Aux monographies et articles s'ajoutent désormais les rapports de fouilles, appelés depuis peu *Documents Finaux de Synthèse* (DFS) : mais la dispersion de l'information qui en résulte s'oppose à tout effort de synthèse. C. Bémont y parvient pourtant en 1986 avec son ouvrage sur la terre sigillée gallo-romaine, où elle souligne le manque de cohésion dans les publications céramologiques²⁰.

Un certain nombre d'ouvrages ont marqué cette période de plus de cinquante ans durant laquelle la recherche a pris un caractère local et régional. Les synthèses de G. Chenet et É. Gose, respectivement sur la sigillée d'Argonne du IV^e s. en 1941 et sur la céramique romaine de Rhénanie en 1950, représentent une avancée considérable; G. Gaudron et, à titre posthume, G. Chenet ont complété en 1955 les recherches sur l'Argonne en proposant un volume sur les II^e et III^e s. Le même genre de synthèses est aussi proposé par J.-R. TERRISSE : *Les céramiques sigillées gallo-romaines des Martres-de-Veyre* (1972), par G.-B. ROGERS : *Les poteries sigillées de la Gaule Centrale* (1974), ou encore par M. LUTZ : *La sigillée de Boucheporn* (1977). W. Vanvinckenroye et

M. Vanderhoeven ont aussi publié quelques études très utiles à partir des découvertes de Tongres en 1967, 1984 et 1985. Quelques sites allemands et néerlandais sont encore publiés dans les années 1960 : les principaux sont Hofheim (Schoppa 1961) et Nimègue (Stuart 1962). Il faut aussi noter la réédition de quelques volumes des *Limesforschungen* en 1968, qui apportent beaucoup à la connaissance de la céramique en Gaule septentrionale. Durant cette période, les Anglais ne restent pas en marge de la recherche céramologique : la publication du site de Colchester (*Camulodunum*) et de son mobilier reste encore capitale pour la chronologie de certaines classes de céramique²¹.

L'intérêt pour la « céramique fine », autre que la sigillée, qui s'est développé surtout à partir des années 1970 a été assez mal synthétisé par A.-C. Anderson en 1980 (version française). Quelques années plus tôt, plusieurs archéologues français s'étaient intéressés aux effets de métallence : R. Sénéchal en a fait une synthèse à partir des découvertes réalisées à Alésia²²; H. Leredde et J.-P. Jacob ont publié quelques articles de référence à partir des productions de Jaulges-Villiers-Vieux (Bourgogne)²³.

Cette période est aussi celle du développement des méthodes en céramologie, dans deux directions principalement : d'un côté les problèmes liés à la typologie et de l'autre, ceux liés à la caractérisation des productions par analyses physico-chimiques. Sur les problèmes de typologie doivent être signalés les travaux de J.-C. Gardin en 1976 et de H. Balfet en 1966, 1976 et 1981, avec des propositions de systèmes de classement. Reste l'épineux problème de l'élaboration et de la présentation des typologies en vue de leur utilisation réelle par d'autres que leurs auteurs. Dans ce domaine J.-P. Morel a proposé en 1981 un système à la fois complet et ouvert élaboré à partir de la céramique campanienne; malheureusement, ce modèle du genre n'est quasiment pas utilisé et reste ignoré de beaucoup. Quant à la caractérisation des pâtes, la contribution de M. Picon à partir de 1973 et de J.-C. Échallier en 1984 est essentielle : outre l'élaboration de programmes d'analyse, ils ont grâce à leur action pédagogique réduit le fossé entre les sciences dures et les céramologues.

Enfin durant cette longue période, les chercheurs ont pris conscience de la nécessité d'harmoniser leurs recherches; les essais en ce sens ont été nombreux et

18. — OSWALD 1931; OSWALD 1936-1937.

19. — HERMET 1934.

20. — BÉMONT 1986, p. 13-14.

21. — HAWKES 1947.

22. — SÉNÉCHAL 1972.

23. — JACOB 1974a, 1974b, 1975a, 1975b et 1975c.

plusieurs écoles, autour de chercheurs réputés, ont vu le jour. L'initiative la plus réussie est certainement la création de la Société Française pour l'Étude de la Céramique Antique Gallo-romaine (SFECAG) qui livre chaque année un recueil précieux regroupant d'une part l'actualité de la recherche en France et dans les pays limitrophes, d'autre part une synthèse sur les différentes productions d'une région choisie.

Après 1986, la céramologie semble être entrée dans une phase de routine où les études, de qualité très inégale, se sont succédé à un rythme élevé. Il devient de plus en plus difficile de suivre l'évolution de cette science tant les publications, mais aussi les travaux non publiés (recherches universitaires ou Documents finaux de synthèse) sont nombreux. Ce véritable éclatement de l'information, favorisé par l'informatique et la création de bases de données personnelles, condamne souvent les chercheurs à un énorme travail de compilation et de synthèse, dans le meilleur des cas, qui fait de la céramologie une activité à part entière : de fait, les bons spécialistes qui réussissent à dominer cette matière foisonnante sont rares et d'autant plus précieux. Généralement, la connaissance de la céramique reste superficielle et ne va guère au-delà des formes, c'est-à-dire le niveau le plus accessible et identifiable dans les publications.

Les travaux céramologiques se répartissent actuellement en trois familles : les monographies de sites pour lesquelles existe désormais une longue tradition, les synthèses par classe de céramique et la reprise de travaux anciens.

Les monographies sont nombreuses : W. Vanvinckenroye a réalisé une mise à jour, en 1991, de ses travaux sur Tongres; M. Genin et M.-O. Lavendhomme ont proposé une synthèse sur Roanne (1997) et A. Desbat la synthèse que l'on attendait sur les ateliers de Lyon (1996 et 1997). Pour le Nord de la Gaule, en revanche, de tels travaux sont rares : la publication des sites de Braives et Liberchies (Belgique), sous la direction de R. Brulet, constitue pratiquement la seule référence. R. Brulet a aussi repris avec M. Feller l'étude des ateliers argonnais, dont une première synthèse est sortie en 1998.

Les synthèses sur une classe de céramiques sont-elles aussi de plus en plus nombreuses. On connaît depuis longtemps les travaux de F. Laubenheimer sur

les amphores, qui abordent aussi d'intéressants points de méthodologie²⁴. Les années 1990 ont vu la sortie de travaux importants sur les classes de céramique engobée, comme ceux de R. Symonds (1992) sur les productions rhénanes ou ceux de S. Künzl (1997) sur celles produites plus particulièrement à Trèves²⁵.

La reprise de travaux anciens est surtout représentée par la mise à jour par P. Van Ossel du *corpus* des molettes sur sigillée d'Argonne sur lesquelles avaient travaillé, dans les années quarante, G. Chenet et W. Unverzagt²⁶; ce projet en cours de réalisation a été complété sur le terrain par celui de S. Van Der Leeuw et M. Gazenbeek qui ont cartographié les ateliers de potiers argonnais²⁷.

Tous ces travaux comportent généralement, sous une forme plus ou moins développée, des programmes d'analyses physico-chimiques des pâtes. La meilleure contribution en ce domaine est certainement celle du Centre de recherches archéologiques nationales de l'Université de Louvain-La-Neuve : à partir des trouvailles de Braives et de Liberchies, le laboratoire a permis d'isoler et de caractériser plusieurs productions²⁸.

Reste que dans le Nord-Pas-de-Calais, la recherche céramologique ne s'est guère développée et le constat est encore plus décevant lorsqu'il s'agit de la céramique importée. Seuls quelques travaux universitaires déjà anciens²⁹ et quelques articles ont contribué au progrès des connaissances en ce domaine : on y reviendra plus en détail³⁰.

2. LE XIX^e S. : L'ÈRE DE LA CÉRAMOGRAPHIE

Les premières véritables études de céramique datent du début du XIX^e s. L'impression qui se dégage des différentes publications de cette époque est celle d'un engouement pour un art « domestique » qui existe depuis la préhistoire mais sur lequel personne n'a jamais pensé travailler. On sent chez certains auteurs le besoin de faire le bilan sur cet art ancestral, d'où la publication de plusieurs traités et histoires qui englobent aussi bien les poteries grecques, gauloises et gallo-romaines que les poteries modernes (faïence et porcelaine). Parallèlement, plusieurs archéologues ont consacré des monographies spécialisées à quelques classes de céramiques romaines facilement isolables, telle la sigillée arétine³¹.

24. — LAUBENHEIMER 1985, p. 233-243.

25. — Au moment de l'impression de ce travail, une étude sur les « gobelets à lèvres en corniche de Cologne » est publiée (elle n'a pu être prise en considération ici).

26. — BAKKER 1996, p. 423-426.

27. — Ce travail est actuellement en cours de synthèse mais, pour y avoir participé personnellement, je peux dire que les résultats scienti-

ifiques sont prometteurs et vont bouleverser ce que l'on sait des ateliers argonnais.

28. — BOCQUET 1991 et 1992.

29. — DROMBY 1964 par exemple.

30. — Voir § 6.

31. — GOUDINEAU 1968, p. 13-15; le très bon état des recherches dispense, avec le *Conspectus*, de s'appesantir sur la sigillée arétine.

Le musée de céramique de Sèvres a joué un rôle prépondérant pour la connaissance des poteries au XIX^e s., tant par la documentation que par les fragments de poteries antiques qu'il a conservés. Plusieurs auteurs y ont fait référence. Il faut y ajouter les *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France ainsi que les Cours d'Antiquité Monumentales, dont les *Annales* ont publié plusieurs articles très généraux sur la poterie.

2.1. Les traités d'art céramique

2.1.1. BRONGNIART, *Traité des arts céramiques ou des poteries, Paris, 1844 (2^e éd. 1877)*

Brongniart a été l'un des premiers à créer un cadre méthodologique pour l'étude et plus précisément le classement des terres cuites antiques. Ses compétences dans ce domaine, acquises par des voyages mais aussi par sa fréquentation du musée de Sèvres, lui ont permis de réaliser une synthèse de qualité sur l'art de la poterie³².

Il s'aperçoit très vite que les produits en terre cuite, « anciens » (c'est-à-dire antiques) mais aussi modernes, sont de nature très divers et constituent une mine de renseignements pour l'archéologue et l'historien³³. Cette constatation l'a entraîné à réfléchir à une méthode pour classer d'une manière rationnelle les différentes productions³⁴, à réfléchir sur le principe de la typologie et de son élaboration. Il est donc l'inventeur de quatre notions importantes :

- Celle de « classification artificielle » par opposition à la « classification naturelle » : la première s'applique aux productions de l'homme, la seconde à celles de la nature. Du fait de la « variabilité » des « artefacts », l'archéologue ou le céramologue éprouvent plus de difficultés que le naturaliste à établir leurs classifications ;
- La notion de typologie fermée ou ouverte : cette dernière ne présenterait que des avantages ;
- La notion d'examen de la pâte et de la glaçure et de détermination de leur nature pour laquelle il recourt déjà à des analyses physico-chimiques³⁵ ;

- La notion d'« hérédité » qui relie les céramiques romaines aux grecques.

La classification selon Brongniart

Il a réparti les poteries en trois classes subdivisées en quatre, deux et trois ordres respectivement ; seul le premier ordre de la première classe a été subdivisé à son tour en trois sous-ordres. Cette classification présente une logique non seulement technique mais aussi chronologique, du XII^e s. avant notre ère au XIX^e s. de notre ère. Les classes qui font l'objet de cette histoire de la recherche relèvent de la classe I, ordre 3, où figure une partie sur « les poteries à pâte tendre, mate, fine, romaine ». Au préalable il avait décrit « les poteries tendres, mates sans glaçure », c'est-à-dire la poterie commune.

« Les poteries tendres mates sans glaçure (poterie de terre, poterie commune) », comme les appelle Brongniart, ne concernent pas directement cet article ; mais dans la mesure où il en sera question à plusieurs reprises et que je n'ai pas trouvé chez les spécialistes régionaux de renseignements sur l'origine de l'expression « céramique commune », on en rappelle ici sa définition : pièces d'usage domestique propres à contenir des liquides ou des matières pulvérulentes, à pâte tendre et texture poreuse sans glaçure (d'après Brongniart 1877, p. 379).

À la suite de cette définition, Brongniart décrit sommairement la pâte et sa texture, la surface, le façonnage, la cuisson et d'autres aspects peut-être plus étonnants comme la sonorité. D'après la couleur de la pâte, il répartit la poterie commune en quatre groupes : pâte jaunâtre, presque blanche (groupe 1) ; pâte rouge ou rougeâtre, sale, passant au brun rougeâtre (groupe 2) ; pâte grise ou gris de cendre, plus ou moins foncée (groupe 3) ; pâte noire, mate ou brillante, soit par polissage, soit par lustre anthracite (groupe 4).

Dans le paragraphe sur « Les poteries tendres mates, fines, romaines », il a décrit, cinquante ans avant Dragendorff, ce qu'il a appelé les poteries à pâte et lustre rouges ; il compare la couleur de ces vases à

32. — Tout au long de son ouvrage, Brongniart fait référence aux catalogues du musée de Sèvres desquels il a sorti quelques illustrations pour agrémenter son texte ; d'autre part on s'aperçoit qu'il avait déjà la démarche de ramener de ses visites sur les sites archéologiques des témoins comme par exemple à la p. 424 du tome I où il dit qu'il est passé à Arezzo et qu'il en a ramené un fragment de moule à relief.

33. — BRONGNIART 1877, t. 1, p. IX : « Je ne connais aucune industrie qui présente, dans l'étude de sa pratique, de sa théorie et de son histoire, autant de considérations diverses, intéressantes et riches en applications économiques et scientifiques, que l'art céramique ou de la fabrication des vases et ustensiles en terre cuite ; je n'en connais pas qui

présente des produits plus simples, plus variés, plus faciles à fabriquer, et plus durables, malgré leur fragilité. Aucun produit de l'industrie humaine ne réunit en lui cet ensemble de qualités ».

34. — BRONGNIART 1877, t. 1, p. XIV : « Ces produits sont nombreux, très différents les uns des autres sous une multitude de rapports, et j'ai dû chercher à les classer d'une manière rationnelle ».

35. — BRONGNIART 1877, t. 1, p. XVI : « Ainsi je crois avoir saisi un assez bon point de vue, lorsque, pour réunir toutes les poteries anciennes et modernes en plusieurs groupes, j'ai pris d'abord la nature de la pâte, et ensuite celle de la glaçure ».

celle de la cire à cacheter et précise, même si c'est d'abord l'expression latine, que les antiquaires anglais les qualifient de « poterie samienne » ; ailleurs il utilise le terme de « terre rouge sigillée »³⁶ et en donne les principales caractéristiques de surface et de pâte³⁷. Il a aussi publié une série d'analyses de composition de la pâte et du lustre. Toujours dans sa volonté de caractériser cette production, il a, en une dizaine de pages, abordé de nombreux aspects tels le façonnage, la cuisson, la décoration et l'usage. Dans le paragraphe sur la cuisson, il énumère quelques lieux qui ont livré des fours, notamment sur les bords du Rhin : Strasbourg, Rheinzabern, Heiligenberg ou Itten-Weiler³⁸. Les sites de Lezoux ou La Graufesenque apparaissent quelques pages plus loin, ainsi qu'Arezzo.

La deuxième sorte de poterie fine qu'il décrit est la poterie « à pâte rouge ou grise, à lustre noir ». Les figures permettent d'identifier les céramiques à décor de scènes de chasse à la barbotine produites à Cologne. Outre la description de la pâte et de la surface, il introduit un critère important, celui de la « métallescence », dont il distingue deux variantes : une glaçure brillante mais sans reflet métallique, et une autre qui a le « lustre métalloïde du graphite ». Il constate enfin que la production de cette céramique métallescente est très localisée, puisqu'elle n'est connue que sur la rive droite du Rhin (Rheinzabern, Bonn).

En revanche il n'en n'est pas de même pour la diffusion : Brongniart établit une première liste des lieux de découvertes de ces céramiques dans le monde romain, avec, pour la Gaule septentrionale, Compiègne, Bratuspance (Vendeuil-Caply), Bréqueruque (Boulogne-sur-Mer) et Noyelles-sur-Mer. À quoi s'ajoutent d'autres sites, en particulier en Angleterre, en Allemagne et en Espagne.

Brongniart a caractérisé une troisième sorte de poterie, « à pâte fine gris-noirâtre ou gris rougeâtre

avec un engobe ou enduit épais noir, luisant » ; il semblerait que le mica y soit abondant³⁹. Sans doute s'agit-il de la céramique belge appelée *terra nigra*⁴⁰.

Mais l'étude de Brongniart a aussi des limites. Le classement des amphores en particulier lui a manifestement posé problème : il les rattache aux poteries « à pâte tendre, mate, fine » alors qu'il les avait déjà décrites dans les poteries « à pâte tendre, mate, grossière », insistant d'ailleurs curieusement sur l'aspect grossier de leur pâte⁴¹. D'autre part, sur un plan économique-commercial, certains sujets ont totalement échappé à Brongniart ; par exemple il n'a pas pensé que la « terre rouge sigillée » pourrait avoir circulé sur l'ensemble du territoire à partir de quelques centres de production seulement⁴². Néanmoins par le nombre de sujets qu'il a abordé, l'ouvrage de Brongniart est un maillon essentiel des études céramographiques et peut-être le point de départ de la céramologie moderne.

2.1.2. MARRYAT, Histoire des poteries, faïences et porcelaines, Paris, 1866

J. Marryat s'inscrit tout à fait dans la lignée de Brongniart : il aborde d'ailleurs les mêmes sujets que lui. Cependant, multipliant les références au monde grec, il met l'accent sur l'usage des poteries. Brongniart avait pratiquement ignoré cet aspect de la recherche et ne reconnaissait en fait que deux destinations aux poteries anciennes : l'utilisation funéraire (comme urne cinéraire) et l'usage domestique. Marryat va un peu plus loin en reprenant la nomenclature en six classes que Dennis avait établie pour la poterie grecque⁴³ :

- Pour contenir l'huile, le vin, l'eau : amphore, « pelice », « stamnos » ;
- Pour porter l'eau : hydrie ;
- Pour mélanger le vin et l'eau : cratère, « celebe », « axybaphon » ;

36. — BRONGNIART 1877, p. 441 : « ... Squelettes humains à côté desquels étaient rangées des espèces de bouteilles de terre cuite de différentes couleurs et des coupes en terre rouge sigillée ». Après vérification, le terme de « sigillées » était déjà dans l'édition de 1844 : cela fait remonter de onze ans sa première apparition puisque, dans sa définition de la terre sigillée dans la *Realencyclopädie*, H. Comfort n'en a pas trouvé de mention avant 1855. Ce terme devait même exister avant 1844 puisque Brongniart annote sa phrase en disant que c'est le nom qu'on donne en général aux poteries romaines rouges, à cause des figures et ornements qu'elles portent en relief.

37. — BRONGNIART 1877, p. 420 : « Les pièces faites de cette poterie, les vases les plus riches, les plus grands, les mieux façonnés, sont constamment sans aucune sorte de peinture, mais elles sont enrichies d'ornements ou de figures en relief, de même couleur et de même nature que la pâte. Elles ont un style si particulier, qu'il fait reconnaître le plus petit fragment de cette sorte de poterie, de quelque lieu qu'il

vienne. Je reviendrai sur cette considération que je ne mentionne ici que comme signe de reconnaissance de la poterie romaine... Cette pâte est souvent très fine, très compacte, assez dure, mais rayable au burin, souvent perméable dans les parties qui n'ont point de lustre ; à haute température, elle devient d'un brun rouge foncé, se ramolit et boursoufle un peu ».

38. — Orthographe de l'époque de Brongniart.

39. — BRONGNIART 1877, p. 419.

40. — Sur la *terra nigra*, exclue de la recherche présentée ici, voir en dernier lieu DERU 1996.

41. — BRONGNIART 1877, p. 419-420.

42. — BRONGNIART 1877, p. 422-423.

43. — DENNIS, sur *Les villes et les cimetières de l'Étrurie*. J'ai repris ici la transcription des mots grecs telle qu'elle figure dans l'ouvrage de Dennis et telle que Marryat l'avait empruntée.

- Pour verser le vin... : cruche, « œnochoé », « olpè », « prochons » ;
- Pour boire : « cantharus », « cyathus », « carchesion », « holcion », « cyphus », « cylix », « lepaste », « phiale », « ceras », « rhyton » ;
- Pour contenir des onguents et parfums : « lecythus », « alabastron », « ascos », « bombylios », « aryballes », « cotyliscos ».

2.2. Fin XIX^e : début des spécialisations

Parallèlement à ces traités qui ont englobé toutes les catégories de céramique de toutes les époques, certains travaux témoignent d'une spécialisation.

2.2.1. DU CLEUZIQU, De la poterie gauloise, Paris, 1872

Le titre ne reflète pas du tout le contenu de cet ouvrage, curieux à plus d'un titre et surtout très marqué par son contexte historique (après la guerre de 1870). Tout au long des 260 pages, l'auteur a mis en avant les habitudes alimentaires des Français et leur joie de vivre, les comparant parfois à celles d'autres pays comme l'Angleterre ou l'Allemagne : il souligne bien évidemment le raffinement des premières, pour dénigrer les secondes. Il assimile les Gaulois à ses contemporains, leur réservant la même admiration et reportant sur eux les mêmes idées.

Cet ouvrage est plus ethnographique qu'archéologique. À la différence des traités et histoires, il n'aborde pas du tout les aspects techniques de l'art céramique et ne dispense ses informations que de façon parcimonieuse. Pourtant, il pose quelques questions essentielles sur la provenance et la chronologie : il distingue en effet les productions de Gaule du Centre, de Gaule du Nord et de Rhénanie. La partie la plus intéressante pour notre sujet est le chapitre intitulé « De la poterie parlante », qui aborde des thèmes aussi variés que la joie du repas en France, le festin de Trimalcion ou les poteries parlantes chez les Chinois. Le texte est d'un intérêt médiocre, mais il est abondamment illustré de céramiques gallo-romaines à pâte fine, notamment les gobelets à reflets métalléscentés ornés de devises peintes à la barbotine.

En définitive, le livre de Du Cleuziou n'est pas d'un grand secours pour le céramologue moderne, sauf pour les illustrations qui prouvent que l'on connaissait dès la fin du XIX^e les céramiques à pâte fine provenant de l'Est. Toutefois son approche ethnologique peut aider à imaginer l'atmosphère dans

laquelle on utilisait les gobelets à boire dans l'antiquité, comme en témoigne, par exemple, le passage suivant :

« Vous n'êtes pas sans avoir passé, quelque jour de foire ou de marché, par un de ces gros bourgs de France, où les hôtelleries et les cabarets tiennent une place fort honorable. Là, après avoir coudoyé les paysannes à la coiffe blanche, à la joue fraîche, luisante et rose comme une pomme de septembre, après avoir eu les oreilles assourdies par les cris des marchands forains, debout sous leurs petites baraques de toile ; après avoir heurté le ventre rebondi des marchands de chevaux, se tapant dans les mains ; après vous être mêlés enfin à cette foule bariolée, bruyante qui s'en va caquetant, jasant, riant à travers les places, les rues et les carrefours, s'il vous a été donné d'entrer dans la grande salle d'une auberge, dont l'enseigne peinte grinçait sur sa potence de fer, en faisant briller au soleil son *Lion d'or*, son *Cheval Blanc*, sa *Tête Noire*, ou son *Écu de France*, sur une grande table de chêne, flanquée de bancs et dossiers, vous avez pu rencontrer attablés, filles et garçons, vieillards et têtes blondes. Les broches tournaient dans l'âtre, les servantes, le tablier blanc relevé, couraient de la cave au grenier, du grenier à la cave, portant à celui-ci du vin nouveau, à celle-là du cidre fumant ; glissant les plats, rinçant les tasses, criant, souriant, grondant, trottant toujours de ci, de là, une cruche à la main ; répondant aux plaisanteries par un bon mot, aux gestes trop hardis par une gourmande ; serpentant enfin au milieu de la cohue comme des anguilles à travers les cailloux polis de la rivière ou les longues herbes du grand lac. Avez-vous alors laissé tomber votre regard sur la vaisselle blanche ornée de feuillages rouges, bleus, verts, jaunes qui couvrait la table ? Avez-vous regardé le fond des tasses, vernis de dessins bruns ? Vous auriez pu y lire des noms écrits : - Louise - Péline - Marie - Jeanne, etc. ; sur les hanaps vous auriez pu voir des cris joyeux : - Le vin est bon - A la cave Marie - Vive la joie - Bois tout ; et sur les bols : - A toi à moi - Je t'aime, etc. Sur les vases gaulois que trouvons-nous : - *Amote* - *Tene me* - *Bibe* - *Ave* - *Lude* - *Reple* - *Reple me copo meri* - *Merum da*. Ah ! C'est qu'en France il y a une chose que l'on ne tuera jamais, c'est la joie, le franc rire, la gaieté, l'esprit. Cette bonne philosophie à laquelle besoin sera toujours de revenir, cette folâtrerie divine qui est le propre de l'homme, et que l'expression la plus complète de cette joie, de cet esprit, de cette philosophie, c'est le repas ».

2.2.2. H. DRAGENDORFF, « Terra sigillata », BJ, t. XCVII/XCVII, 1895, p. 18-155⁴⁴

Malgré l'inutilité apparente du livre de Du Cleuziou, Dragendorff y fait abondamment référence, surtout pour l'iconographie.

44. — Les références aux pages, pour ce paragraphe, ont été faites par rapport à la version traduite et publiée dans la *Revue Archéologique Sites* : DRAGENDORFF 1980.

Dragendorff a établi la première véritable typologie de la céramique sigillée romaine. Aussi est-elle très largement utilisée dans les travaux contemporains, qui y renvoient par le sigle constitué de l'abréviation « Drag. » et d'un numéro (ex. : Drag. 29). Mais contrairement à une opinion très répandue, Dragendorff n'est pas l'inventeur du terme « sigillée » puisqu'il est déjà utilisé au XIX^e s. par Brongniart, comme il vient d'être précisé. Il ne le revendique d'ailleurs pas et signale à ce sujet que la sigillée a déjà fait l'objet de plusieurs études qu'il a utilisées et critiquées pour écrire son article : il constate en particulier que ses prédécesseurs ont privilégié estampilles et décors. Pour sa part, et selon ses termes, « il a traité avec davantage de précision l'histoire de la céramique romaine et plus particulièrement la poterie romaine trouvée hors d'Italie ».

Il est l'un des premiers à proposer une typo-chronologie, différente des études épigraphiques (estampilles) ou iconographiques, qui réponde aux besoins des archéologues. En revanche il a utilisé les études antérieures comme celles, déjà citées, de Fabroni et Gamurrini qui ont travaillé sur le site d'Arezzo⁴⁵. Son objectif a été de réaliser une étude historique complète de la fabrication de la céramique sigillée qu'il définit comme suit : l'ensemble des céramiques des périodes hellénistiques et romaines qui répondent aux caractéristiques suivantes : argile fine, rouge, travaillée avec beaucoup de soin et portée à un haut degré de cuisson ; formes généralement angulaires, profil aigu témoignant d'une imitation d'objets en métal ; enfin vernis rouge (d'après Dragendorff 1895, [trad. 1980], p. 9).

Son article comporte treize chapitres dont les neuf premiers sont réservés à des productions grecques ou romaines : « Les vases de Calès », « Les vases mégariens », « Les vases d'Olbia », « Les vases de C. POPLIVS », « Les vases arétins », « Les vases campaniens », « Les fabriques de Modène », « Les vases de Pouzzoles » et « Les vases ornés ». Il a rappelé ainsi qu'on ne peut étudier la poterie romaine hors d'Italie sans revenir aux productions antérieures. À partir du dixième chapitre, il aborde « L'industrie de la céramique sigillée dans les provinces » de l'Empire romain : Gaule, Germanie et Bretagne. Le onzième chapitre est consacré à l'étude de « La céramique sigillée du I^{er} s. ap. J.-C. », le douzième à « La sigillée tardive (70-250) » et le treizième à « La fin de l'industrie sigillée ».

« *La céramique sigillée du I^{er} s. ap. J.-C.* »

Dans les quatre parties de ce chapitre précieux plus particulièrement pour l'archéologue qui travaille sur

la céramique « fine », Dragendorff décrit les principales classes proches de la sigillée et notamment la céramique belge, qu'il s'est évertué à caractériser par rapport à la sigillée : « La sigillée de style italique » ; « Les vases belges », divisés en « Vases rouge clair » et « Vases en *terra nigra* » ; « Les vases jaunes à marbrures rouges » et « Les vases sigillés à légende à toaster ». Il semble, à la lecture de ces pages, qu'il a encore des difficultés à définir précisément « les vases rouge clair », peut-être parce qu'ils sont assez proches techniquement de la sigillée ; en revanche la définition qu'il propose de la *terra nigra* est à la fois condensée et précise : vases fins en terre cuite d'un gris-bleu clair, dont la couverte, très soigneusement lissée, est revêtue d'un vernis noir (d'après Dragendorff 1895 [trad. 1980], p. 58).

« *La sigillée tardive (70-250 ap. J.-C.)* »

Le chapitre sur la sigillée comporte trois parties : « Les lieux de fabrication », « Les formes » et « La décoration des vases ». La matière de ce dernier sujet, qui a, semble-t-il, particulièrement inspiré l'auteur, a été distinguée en trois techniques, celle des « Vases à relief d'applique », celle des « Vases à décor excisé » et celle des « Vases à reliefs moulés ».

À propos des vases à reliefs d'applique, Dragendorff a traité également des vases à vernis et des vases sigillés. Lorsqu'il parle des vases à vernis, il isole des productions issues de Trèves et de Cologne. Il en a précisé la chronologie, certes de façon assez large : II^e et III^e siècles et une partie du IV^e. Il en a décrit la pâte sommairement comme généralement rouge, parfois blanche, sans chercher à distinguer cependant les productions de Trèves et de Cologne ; quant à la surface, il l'a caractérisée comme un vernis brillant bien cuit, brun ou noir et signale, comme l'avait fait Brongniart, ses reflets métallésents ; pour le décor enfin, il distingue deux techniques de motifs à la barbotine, ceux de la même couleur que le corps du vase, et ceux qui s'en détachent. Alors qu'il n'avait pas véritablement distingué l'origine des pâtes, grâce aux décors il constitue deux classes bien distinctes : les récipients à décor d'animaux et même de figures humaines, et ceux à légendes dont le décor est lié à la vigne. Il attribue ces derniers à Trèves, une grande quantité y ayant été recueillie dans des officines ; on sait désormais que les autres caractérisent les productions de Cologne⁴⁶. Dragendorff a enfin dès cette époque affiné la chronologie relative de ces productions de Trèves, grâce au relief plus ou moins prononcé des décors à la barbotine, et en a sommairement dessiné l'aire de diffusion (France et surtout vallée du Rhin).

45. — Voir note 34.

46. — BOCQUET 1999, p. 129-287.

Dragendorff a aussi décrit rapidement la sigillée décorée à la barbotine, d'excisions ou au moule, énumérant pour chacune de ces techniques les indications chronologiques et les éléments décoratifs les plus significatifs. Le manque d'informations lui interdit cependant d'aller plus loin. Des deux pages consacrées à la fin de l'industrie sigillée, il faut simplement retenir ici qu'il la repousse jusqu'à la fin du IV^e s., alors que selon lui Brongniart la situait vers 300⁴⁷ et Gamurrini à l'époque de Constantin⁴⁸; il précise que la qualité de ces dernières productions n'a plus rien à voir avec les précédentes.

Quelques mots enfin sur sa typologie. Elle est fermée; elle ne regroupe pas uniquement de la céramique sigillée car quelques formes sont en céramique « rouge claire » et d'autres en *terra nigra*. D'autre part, la logique qui a présidé à son établissement est difficile à reconnaître, même si les premières formes sont effectivement les plus anciennes (I^{er} s.) et s'il a rapproché certaines formes qui se ressemblent : de fait, il n'est pas allé jusqu'au bout de cette logique chrono-morphologique. On peut lui reprocher d'autre part de n'avoir fait aucune description des types, et de s'être contenté pour chaque forme d'un nom générique (assiette, coupe...), d'une datation assez large et de la liste des estampilles connues. La représentation graphique de chaque type n'est pas non plus uniforme : si la coupe est toujours à gauche et le profil à droite, en revanche les formes les plus complexes ou décorées (n° 11, 12, 13, 14, 48, 52, 53, 54 et 55) ne sont pas représentées en coupe. À deux reprises (n° 1 et 39) le type est aussi vu du dessus. Sa typologie est accompagnée de trois planches de photographies de décor de sigillée moulée d'Arezzo et de Pouzzoles.

3. 1900-1920 : J. DÉCHELETTE ET L'ÉCOLE ALLEMANDE⁴⁹

3.1. Compléments sur la *Terra Sigillata*

Après 1895, rares sont les monographies de sites qui ne comportent pas quelques pages, voire un chapitre, sur la terre sigillée telle qu'elle a été définie par Dragendorff. Il est difficile et même impossible de rapporter aujourd'hui tout ce qui s'est dit et s'est fait sur ce matériau privilégié par les archéologues. Seuls quelques chercheurs seront évoqués ici, ceux dont les travaux sont encore utilisés de nos jours et ceux qui ont contribué à la connaissance des productions de

Gaule de l'Est et de Germanie.

3.1.1. J. Déchelette

J. Déchelette est avec Dragendorff celui qui a fait faire aux études de sigillée un bond en avant considérable. Il précise d'emblée qu'il s'est positionné par rapport à la nouvelle référence que constitue l'étude du chercheur allemand, de dix ans antérieure à la sienne. Il s'est efforcé, selon ses propres termes, « d'accroître et de compléter les premiers résultats acquis ». Tout en ajoutant 22 formes à la typologie de 1895 (t. I, pl. II à V. 56 à 71 et t. II, pl. I et II. 72 à 77), il a réalisé une étude détaillée de la technique et de l'ornementation des récipients.

Sans faire de la Gaule Belgique ou de la Germanie une priorité, J. Déchelette a consacré quelques pages aux productions de Rheinzabern et de Westerndorf. Il a aussi complété la liste établie par Brongniart des sites du Nord de la France ayant livré de la céramique gallo-romaine⁵⁰.

Surtout, J. Déchelette a introduit trois notions nouvelles :

- La différence entre les productions gauloises et gallo-romaines : pour lui la sigillée n'est pas du tout le fruit d'une fusion entre le monde gaulois et le monde classique. Il est aussi le premier à faire une différence entre la « céramique indigène » et les « productions d'origine étrangère ». Peut-être avait-il à l'esprit, tout comme Dragendorff, le souci de considérer la céramique comme un matériau essentiel pour appréhender l'importance économique d'un site (définition des importations par rapport aux productions locales).
- La référence au monde classique : le site de référence de son étude semble être Arezzo. Pour lui, les vases moulés de la Gaule romaine ne sont que des imitations imparfaites des poteries de même technique fabriquées en Toscane et dans certains ateliers encore inconnus de la région du Pô. Mais ces formes italiennes sont elles-mêmes apparentées à des types plus anciens, de fabrication grecque ou étrusque, comme le *bucchero nero*, un des groupes les plus célèbres de vases ornés de reliefs, dont la tradition remonte plus loin encore (les Mycéniens ont, d'après lui, fabriqué des vases à reliefs).

47. — DRAGENDORFF 1980, p. 92 (note 427 : BRONGNIART 1877, p. 422).

48. — DRAGENDORFF 1980, p. 92 (note 428 : GAMURRINI 1879, p. 49).

49. — DÉCHELETTE 1904.

50. — Les sites des régions Nord - Pas-de-Calais et Picardie cités par Déchelette sont les suivants : Amiens, t. I, p. 155, 156, 163, 173, 175, 248, 250, 265, 292, 296, t. II, p. 224; Bavay, t. I, p. 163, 232, 266, t. II,

p. 224; Boulogne-sur-Mer, t. I, p. 168, 265, 269, 271, 274, 276, 280, 300, t. II, 312, 313, 325; Bury, t. II, p. 172; Ciry-Salsogne, t. I, p. 140; Compiègne, t. I, p. 57, 165, 173, 210, 250, 251, 262, 270, 290, t. II, p. 342; Étaples-sur-Mer, t. I, p. 163, 165, 170, 177, 265, 269, 271, 274, 280, 300, t. II, p. 321; Saint-Nicolas-lez-Arras, t. I, p. 33, 36, 38; Saint-Quentin, t. I, p. 191, t. II, p. 172, 321; Tournai, t. I, p. 168, 276; Vermand, t. I, p. 191, t. II, p. 172, 313, 321, 324, 326.

• La caractérisation par atelier et l'identité culturelle : J. Déchelette a consacré la cinquième partie de son ouvrage aux « vases barbotinés » et « incisés », toujours avec le même souci de comparaison avec les produits grecs et italiens. Dès le début, il a fait la différence entre les productions des Îles britanniques et de Germanie et d'autre part les productions de Gaule méridionale et centrale. Il termine par une présentation des différents ateliers et notamment celui de Castor, l'antique *Durobrivae* (Northamptonshire) et souligne rapidement l'existence de « gobelets à inscriptions bachiques », dont une des plus belles collections est conservée au musée de Boulogne (Boulogne-sur-Mer, Pas-de-Calais). C'est d'ailleurs à J. Déchelette que remonte l'habitude d'attribuer aux ateliers de Castor les vases engobés à pâte blanche, alors que, pour la plupart, ils sont issus de l'atelier de Cologne⁵¹. Un seul regret concerne la chronologie qu'il n'a quasiment pas abordée.

3.1.2. Ritterling, Walters, Curle, Knorr...

Après Déchelette, les chercheurs sont très nombreux à compléter les travaux de Dragendorff. L'apport de chacun est difficile à définir précisément : les uns ont complété le catalogue des formes ; les autres ont orienté leur recherche autour d'un site : dans ce domaine, le nombre de publications est tel que la synthèse est impossible. En ce qui concerne les ajouts de types, la tâche est plus simple ; aux 77 types réunis par Dragendorff (55) et Déchelette (22), R. Knorr a ajouté le type 78 et Walters a reconnu trois nouveaux types qui ont été numérotés de 79 à 81. À ces quelques chercheurs, auxquels on doit aujourd'hui la connaissance des formes fabriquées en terre sigillée, il faut associer Curle, Ludowici et Ritterling qui ont aussi fortement contribué à la connaissance de ce matériau par l'ajout de variantes aux types connus, mais cette fois dans des numérotations autonomes, qui ne prolongent plus celle de Dragendorff. Ritterling, à partir de ses travaux sur Wiesbaden mais surtout Hofheim, a ajouté quelques formes relativement précoces : il s'agit surtout de ses types 8, 9, 12 et 13. Cet auteur a séparé dans sa numérotation d'un côté les récipients lisses (pl. XXXI, 1 à 15) et de l'autre ceux qui ont un décor (pl. XXXII, 16 à 19). Curle, qui a publié les découvertes du site de Newstead, a apporté les types 11, 15, 21 et 23. Enfin Ludowici a publié une liste importante de types dont les plus importants sont SMc, Tb et Tg (on remarquera au passage la désignation des types par des

lettres) : il a été l'un des premiers archéologues (entre 1901 et 1912) à porter à la connaissance de la communauté scientifique les produits fabriqués dans les ateliers de l'Est, notamment Rheinzabern, Heiligenberg et Ittenweiller.

Quant aux formes les plus précoces, dont je ne traiterai pas ici, leur connaissance est étroitement liée à celle de la céramique belge. On se reportera, pour davantage de détails, aux travaux de C. Goudineau, déjà mentionnés plus haut : on y trouvera, pour la sigillée arétine, un substantiel état des recherches qui définit l'apport des différents archéologues. Plus récemment X. Deru a fait le même travail, de façon plus concise, pour la céramique belge⁵².

Enfin, nombreux sont ceux qui ont publié des *corpus* de décors et marques sur sigillée. Le plus prolifique en ce domaine est incontestablement l'incontournable R. Knorr qui a mis au service de la sigillée un don indéniable de dessinateur. Il a publié le mobilier de nombreux sites dont les plus connus sont Cannstatt (1905), Rottweill (1907), Rottenburg (1910) et Aislingen (1912) ; ces travaux lui ont inspiré une synthèse publiée en 1919, juste avant celle d'Oswald et Pryce (1920)⁵³. Il a complété ainsi les travaux de Ludowici sur les potiers de l'Est, puisqu'il aborde, grâce au mobilier du musée de Stuttgart, les productions de Westerndorf et d'Heiligenberg. Il est impossible de citer ici tous les archéologues qui, à l'instar de Knorr, ont fait progresser notre connaissance des potiers et de leur style : je me contenterai d'en signaler deux à qui les archéologues font souvent référence, Forrer et Folzer. Le premier, conservateur du musée de Strasbourg, a publié en 1911 les trouvailles céramiques des fouilles de Heiligenberg et d'Ittenweiller mais sa contribution la plus importante reste la découverte de l'existence de quelques ateliers satellites, comme Schiltigheim. Quant à Folzer, elle a proposé en 1913 ce qui peut être considéré comme la première synthèse sur les ateliers de Gaule de l'Est, à savoir : Luxeuil, La Madeleine, Trèves et plus généralement d'Argonne (Lavoye, Les Allieux et Avocourt).

3.2. Les autres céramiques engobées

L'étude de la céramique sigillée a connu un tel engouement durant cette période qu'on en oublierait presque les autres classes de céramique, et notamment les autres productions engobées, que les Allemands ont appelées « Gefirnißtes Geschirr » et les Anglais « colour-coated wares ». Elles ont été traitées, de

51. — Peu de produits semblent être importés de *Durobrivae* pour notre région.

52. — GOUDINEAU 1968, p. 13-64 ; DERU 1996, p. 15-16.

53. — KNORR 1919, 16 p., 83 pl.

façon très rapide, par Dragendorff⁵⁴ et reprises par Déchelette⁵⁵; mais c'est l'étude des sites du *limes* rhénan qui a fait, comme pour la sigillée, avancer les connaissances dans ce domaine. La publication de plus de 70 tomes de l'ouvrage collectif dirigé par F. HETTNER, *Der Obergermanisch-Raetische Limes des Römerreiches* (souvent abrégé *O.R.L.*) est une entreprise capitale, engagée dès 1894, mais qui n'a vu son achèvement qu'en 1938; chaque site fouillé et publié y est identifié par un numéro afin de faciliter la consultation de l'ouvrage. Le plan standardisé de chaque volume laisse une part importante au mobilier. Ainsi les publications allemandes de cette époque témoignent, peut-être davantage que pour la sigillée, d'une méthode d'étude parfaitement maîtrisée, qui repose sur l'observation minutieuse des pâtes et des revêtements. La différence entre la classification (étude technique) et la typologie (étude morphologique), telle qu'elle a été rappelée et utilisée par J.-P. Morel en 1981⁵⁶, remonte certainement à cette époque. Brongniart l'avait déjà implicitement utilisée.

3.2.1. L'apport de F. Oelmann

Les archéologues d'aujourd'hui ne prêtent pas assez attention à Oelmann⁵⁷ et l'oublie souvent au profit d'autres chercheurs plus productifs du point de vue des publications; il a été pourtant l'un des premiers à apporter des renseignements précieux sur la céramique engobée tardive (III^e et IV^e s.) et sur les techniques de la céramique en général. Son étude du camp de Niederbieber est un maillon important pour la connaissance des céramiques engobées produites à Trèves et à Cologne, et son œuvre a constitué une étape importante dans la connaissance des céramiques à revêtement. Procédant, comme Loeschke et Ritterling, mais avant Unverzagt, par un classement d'après l'observation des pâtes et des revêtements, il distingue 18 types (n° 29 à 40) qui forment quatre groupes techniques.

Technique a

Pâte blanche, revêtement noir-brun parfois olive mat ou brillant peu résistant; technique rare repérée sur 16 vases (tous découverts au même endroit), surtout sur des gobelets à bord lissé, parois tronconiques (type 30), des gobelets pansus, peu élevés, col tronconique (type 32) et des assiettes à bord rentrant (type 40).

Technique b

Pâte rouge ou brune, revêtement noir ou noir-brun, rouge ou brun clair après un « coup de feu », mat ou brillant; aspect poli qui a souvent disparu; sur des gobelets pansus, peu élevés, col tronconique (type 32) et des « gobelets sac » à lèvre droite (type 30).

Technique c

Pâte rouge, revêtement noir et bien conservé; technique relativement rare, seulement sur des gobelets pansus sans épaule (type 34) et des gobelets cylindriques élancés.

Technique d

Pâte rouge, revêtement noir ou brun-noir métallescent; types concernés souvent à parois minces: gobelets pansus à lèvre recourbée (type 29), gobelets à parois droites et lèvre arrondie (type 31), gobelets pansus à col tronconique et lèvre arrondie (type 33), bols avec bord recourbé (type 39) et cruches élancées à col en bourrelet et anse ronde en baguette (type 41).

3.2.2. Les autres auteurs

Les contemporains d'Oelmann n'ont pas apporté de grandes modifications ou de compléments importants dans le domaine des poteries engobées. Seuls Ritterling et Ludowici, déjà connus pour leurs travaux sur la sigillée, auxquels on peut ajouter Unverzagt, ont complété la publication d'Oelmann. En fait c'est Ritterling qui, en 1912, a publié les premières formes découvertes à Hofheim. Elles sont au nombre de cinq principales (n° 22 à 26); deux lettres, associées au numéro du type, renseignent sur la technique de fabrication (pâte et engobe). Unverzagt, dans la lignée directe d'Oelmann a livré, en 1916, deux nouvelles formes (n° 15 et 16) issues des fouilles d'Alzei. Il les classe dans la céramique à vernis noir (« Schwarzfirnisware ») telle qu'Oelmann l'a décrite pour Niederbieber (techniques b et d); les techniques a et c ne sont pas représentées à Alzei.

4. 1920-1940 : L'ÈRE DES SYNTHÈSES ET DES SPÉCIALISATIONS

On ne peut ignorer l'impact qu'ont eu la première guerre mondiale et les années qui l'ont suivie sur l'archéologie; en effet les trois nations (la France, l'Angleterre et l'Allemagne) jusqu'alors à la pointe

54. — J'ai résumé § 2.2.2. ce que Dragendorff a écrit sur les céramiques produites à Trèves et à Cologne.

55. — DÉCHELETTE 1904, p. 309-315.

56. — MOREL 1981, p. 17-36.

57. — S'il est cité par S. Künzl dans sa récente synthèse sur les pro-

ductions de céramique métallescente de Trèves (KÜNZL 1996, p. 8), en revanche il ne l'était pas dans la synthèse de R. Symonds qui propose pourtant un historique des recherches sur la céramique rhénane (SYMONDS 1992, p. 2-3).

dans ce domaine ont d'autres préoccupations. La raréfaction des nouveaux chantiers, liée à cette désaffection forcée, explique pour partie la publication de synthèses plutôt que de données nouvelles. Ce bilan des connaissances, encore très utile aujourd'hui, a été initié par les archéologues anglais F. Oswald et T. Davies-Pryce; pendant ce temps la communauté archéologique française pleure son éminent représentant, J. Déchelette, mort au combat dès les premiers affrontements.

4.1. La terre sigillée

Ce paragraphe aurait pu être intitulé « l'ère Oswald », tant ce chercheur a contribué à la connaissance de la céramique sigillée; on sent dans ses trois principales publications⁵⁸ sa volonté de « faire avancer la science » avec peu de moyens; mais il ne faut pas négliger un autre éminent chercheur britannique qui, d'une manière plus condensée, a défini de façon précise ce qu'est la terre sigillée : H. Comfort⁵⁹.

4.1.1. Les synthèses de F. Oswald, T. Davies-Pryce et de H. Comfort

En 1920, F. Oswald et T. Davies-Pryce publient la première édition de *l'Introduction à l'étude de la terre sigillée* (traduite en français en 1966 seulement), qui fait la synthèse des principales études antérieures. S'ils ne remettent pas en cause le terme de *Terra sigillata*, couramment employé, ils rappellent toutefois que « Samian Ware » a été très utilisé au XIX^e s., notamment par leurs compatriotes, davantage antiquaires qu'archéologues. Ils divisent la sigillée en deux catégories : la sigillée italique et la sigillée provinciale (de Gaule du Sud, du Centre, de l'Est et de Rhénanie)⁶⁰. Leur description du produit est très générale; en revanche, et contrairement à leurs prédécesseurs assez évasifs sur le sujet, ils dressent un tableau des différents ateliers avec leurs dates de fonctionnement, soulignant toutefois que ces dernières sont approximatives, surtout pour les ateliers de l'Est qui souffrent déjà d'un retard des connaissances⁶¹.

L'état des connaissances sur les ateliers de l'Est en 1920

L'examen de ces connaissances a été divisé par Oswald et Pryce en trois sous-chapitres : la chronologie, la spécificité des productions et l'ère de diffusion.

Par le biais des questions de chronologie, ces auteurs abordent un autre problème peu étudié

jusqu'alors, celui de l'influence des ateliers plus anciens (Sud et Centre) sur ceux de l'Est. Ils mettent en évidence que les ateliers de l'Est ont commencé à fonctionner au moment où ceux de Gaule du Sud entamaient leur déclin, tandis que ceux du Centre se trouvaient à leur apogée, atteignant leur plein rendement.

Dans le sous-chapitre sur les influences des potiers ayant exercé dans le Sud et le Centre, Oswald et Pryce passent en revue l'iconographie des ateliers de Luxeuil, La Madeleine, Lavoye, Heiligenberg, Ittenweiler, Blickweiler, Eschweilerhof, Rheinzabern et Trèves, auxquels ils ajoutent l'atelier de *Satto* et *Saturninus*⁶². Ils mettent en évidence pour les ateliers de Luxeuil, de *Satto* et *Saturninus*, de La Madeleine et, de façon apparemment moins prononcée, de Lavoye, Les Allieux et Avocourt, une influence iconographique des ateliers de Gaule du Sud⁶³. Ils ont montré aussi l'interaction entre les ateliers de la même région, attestée, par exemple, par les similitudes entre les productions de La Madeleine et celles de Lavoye, Les Allieux et Avocourt. Certains ateliers peuvent avoir connu plusieurs périodes de fonctionnement, comme Heiligenberg : mais les auteurs ont bien délimité la première phase, du règne de Domitien à celui de Trajan, ils ne peuvent en revanche définir la deuxième que par le constat d'une évolution stylistique de certains potiers⁶⁴ à propos des productions de cet atelier, on est un peu frustré de ne pas avoir de figure illustrant ce qu'ils appellent « la forme hybride 29/37 », support des décors du potier *Reginvs*. Les ateliers d'Ittenweiler, Blickweiler et Eschweilerhof n'ont pas eu apparemment un grand rayonnement. On apprend en revanche qu'il peut exister une similitude des productions de Blickweiler avec celles de Lezoux, puisque les trouvailles du *limes* seraient en grande partie issues de cet atelier, malheureusement sans aucune précision chronologique, et non de celui de Lezoux. L'atelier de Rheinzabern, auquel ils associent ceux de Kräherwald et de Westernhof, a eu trois périodes de fonctionnement, en étroite relation avec l'atelier de Heiligenberg : la première de 120 à 140, la deuxième de 130 à 170 et la troisième de 160 à 200⁶⁵. Trèves semble constituer une exception parmi les ateliers de l'Est, dans la mesure où les auteurs sont arrivés facilement à définir la production par sa technique, ce qu'ils n'ont pas fait pour les autres ateliers, signe sans doute d'une ressemblance qui empêche toute distinction; on apprend dès lors que l'argile

58. — OSWALD 1920, OSWALD 1931 et OSWALD 1936-1937.

59. — COMFORT 1940.

60. — OSWALD 1966, p. 4 (il s'agit ici d'un renseignement pris dans l'édition traduite de 1966 et non dans l'édition originale).

61. — OSWALD 1966, p. 11.

62. — OSWALD 1966, p. 23-32.

63. — OSWALD 1966, Luxeuil, p. 24; *Satto et Saturninus*, p. 24-25; La Madeleine, p. 25-26; Lavoye, Les Allieux et Avocourt, p. 26.

64. — OSWALD 1966, p. 27-28.

65. — OSWALD 1966, p. 29-30.

utilisée à Trèves est facilement discernable des autres ; elle est jaune-brun, très bien cuite, avec de petits nodules de quartz qui laissent à la surface de nombreux cratères lorsqu'ils sautent à la cuisson ; tantôt l'engobe est bien conservé, de couleur rouge foncé à orange-rouge mat, tantôt il s'écaille : il est alors rouge-brun et même chocolat. Cette caractérisation a permis de définir trois groupes de potiers et leurs liens ou influences avec d'autres ateliers⁶⁶.

Le chapitre IV fait le point sur les estampilles de potiers connues en 1920, avec leur lieu de découverte ; aucun site du Nord de la France n'est mentionné⁶⁷. Les chapitres suivants traitent respectivement de la vaisselle décorée en relief et de la vaisselle lisse.

Le chapitre sur les formes décorées apporte beaucoup à la connaissance des potiers et de leurs styles ; il est cependant consacré pour l'essentiel à un domaine qui ne concerne pas directement l'objet de la présente recherche. On peut toutefois remarquer que peu de sites du Nord ont retenu l'attention des auteurs dans leur établissement de la carte de répartition de chaque type décoré et estampillé. Pour ce qui est des potiers de l'Est, seul *Cerialis*, qui a travaillé sous le règne d'Antonin à Rheinzabern, a été mentionné pour Amiens ; en revanche davantage de potiers de Lezoux ont été répertoriés dès cette époque⁶⁸. Oswald et Pryce abordent ensuite de la même manière les formes lisses, en les décrivant du point de vue morphologique, puis en retraçant leur histoire (date d'apparition, évolution, arrêt de fabrication). Ce répertoire constitue dès cette époque un précieux outil de travail qui ne sera pas détaillé ici⁶⁹. Il n'ajoute qu'une estampille d'un potier de Lezoux à la liste de celles connues dans le Nord de la France sur les formes décorées⁷⁰.

Le volume d'Oswald et de Pryce s'achève sur quelques considérations générales que les archéologues d'aujourd'hui ont tendance à oublier. La plus importante, que l'on devrait toujours garder à l'esprit, c'est que la céramique sigillée produite en Gaule est la fin d'un phénomène apparu plusieurs siècles auparavant, dès la période mycénienne ; c'est bien dans cette optique de la mort d'une production qu'il faut étudier cette céramique qui, à tout prendre, n'est pas aussi luxueuse que certaines autres céramiques engobées et marginales dans les productions romaines impériales.

En 1940, H. Comfort a rédigé pour la *Realencyclopädie* une notice synthétique sur la terre sigillée. Elle a l'avantage de résumer en quelques dizaines de pages l'essentiel d'une bibliographie très abondante sur le sujet mais aussi de souligner les moments clefs de l'évolution de cette classe de céramique, aussi bien en Orient qu'en Occident.

4.1.2. Les marques et décors

En 1931, puis en 1936, F. Oswald complète par deux catalogues (estampilles et poinçons figurés) sa synthèse de 1920. Que dire de deux outils fondamentaux dont l'utilité n'est plus à vanter tant les archéologues y font référence ? L'index des noms de potiers enrichit considérablement la liste peu fournie, publiée en 1920, des potiers de l'Est qui ont exporté leur production en Gaule du Nord.

Dans le même esprit, celui de fournir des outils iconographiques et typologiques, on ne peut ignorer l'énorme travail de F. Hermet à partir des découvertes de La Graufesenque. Dans la lignée de Ritterling, Curle et Ludowici, il a affiné et complété la typologie de Dragendorff, Déchelette, Knorr et Walters. Il a réuni vingt-deux types décorés et trente-quatre lisses qu'il a numérotés à chaque fois à partir de un (1 à 22 et 1 à 34)⁷¹.

4.2. Les autres céramiques engobées : continuité et approfondissement

La connaissance des céramiques engobées, en dehors de celles relevant de la sigillée, n'a pas connu de grands bouleversements durant cette période d'entre-deux-guerres. Les publications de quelques sites ont été accompagnées de bonnes études de mobilier : c'est le cas de Trèves dont S. Loeschcke a publié une partie des fouilles en 1921, d'Arentsburg étudié par J. H. Holwerda en 1923 et de la nécropole de Hees, près de Nimègue, que H. Brunsting a fait connaître en 1937.

Loeschcke a classé vingt types mis au jour dans une fosse romaine découverte dans l'atelier de la rue Louis-Lintz à Trèves⁷². Son classement est dans la lignée de ce qu'il a déjà expérimenté pour Haltern ; il repose sur l'examen de la pâte (essentiellement rouge) et du revêtement (plutôt noir). Cet article est très précieux pour la datation de quelques formes produites dans la deuxième moitié du III^e s.

66. — OSWALD 1966, p. 30-32.

67. — OSWALD 1966, p. 47-64.

68. — OSWALD 1966, en Picardie : Amiens, p. 105, 106, 110 et 120, Compiègne, p. 106, 113 et 120, Vendeuil-Caply, p. 106 et 110 ; dans le Nord - Pas-de-Calais : Bavay, p. 109 et Étaples-sur-Mer, p. 112. Il faut peut-être ajouter Breteuil, p. 106 puisqu'une commune est connue sous

ce nom dans l'Oise.

69. — OSWALD 1966, p. 169-233.

70. — OSWALD 1966, dans le Pas-de-Calais : Étaples-sur-Mer, p. 217.

71. — HERMET 1934, p. 1 ; pour la typologie : pl. 2 à 5 et pour l'iconographie : pl. 6 à 126.

72. — LOESCHCKE 1921, pl. 11.

Holwerda fait le même genre de travail pour Arentsburg, mais de façon plus synthétique en ce qui concerne la description de chaque forme. Dans un tableau clairement présenté⁷³, il donne pour chacune d'entre elles les caractères généraux, une datation et une correspondance bibliographique avec les publications antérieures. Il a examiné environ quarante formes, complètes ou fragmentaires (n° 70 à 113), réunies sous le nom de « beschilderd aardewerk » (céramique peinte).

En 1937 le mobilier de Hees a permis à Brunsting d'apporter un complément intéressant à la connaissance de la céramique engobée : il répartit vingt-quatre formes selon six techniques⁷⁴, qu'il caractérise, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, par l'examen de la pâte et de la couverte. Même s'il appuie son propos sur des contextes de découvertes précis et bien datés, il n'a pas apporté de grands bouleversements par rapport à la publication du mobilier équivalent d'Hofheim, Niederbieber et Arentsburg.

5. DE 1940 À NOS JOURS, L'ÈRE DES ÉTUDES LOCALES ET RÉGIONALES

5.1. La sigillée après Hermet

Nombreuses sont les monographies qui, sur le modèle de celle de La Graufesenque, ont été écrites durant cette longue période. La Gaule Centrale a été à l'origine de plusieurs études assez importantes. Mon intention n'est pas de donner une bibliographie complète des recherches menées sur cette classe de matériel dans cette région, comme l'ont fait P. Bet et H. Vertet⁷⁵ dans le cadre de la synthèse sur la terre sigillée gallo-romaine de C. Bémont⁷⁶ et J.-P. Jacob. Pourtant il est impossible de ne pas citer la publication de G. B. ROGERS, datée de 1974, sur *Les poteries sigillées de la Gaule Centrale* et celle de J.-R. TERRISSE publiée en 1968, réimprimée en 1972, sur *Les céramiques sigillées gallo-romaines des Martres-de-Veyre*. Même si la sigillée de cette région n'a pas été au centre des préoccupations de cet article, négliger ces deux ouvrages, pour ce qu'ils apportent dans la connaissance des techniques de fabrication et dans la diffusion, priverait de renseignements importants pour la compréhension globale du phénomène sigillée.

73. — HOLWERDA 1923, p. 121-123, pl. LVII.

74. — BRUNSTING 1937, pl. 3.

75. — Ces deux auteurs ont énormément contribué à la connaissance de la céramique de Gaule Centrale.

76. — C. Bémont a aussi beaucoup contribué à la recherche sur les potiers de Gaule Centrale.

77. — Le docteur Meunier a été le premier véritable chercheur argonnais dès la fin du XIX^e et le tout début du XX^e s.

5.1.1. G. Chenet et l'Argonne

F. Hermet a aussi fait des émules dans l'Est et le Nord-Est ; après 1940, la vision que l'on peut avoir des ateliers de Gaule de l'Est et surtout d'Argonne change considérablement grâce aux travaux de G. Chenet. Ce tuilier, gendre du docteur Meunier⁷⁷, véritable précurseur de la recherche en Argonne, était installé au cœur de la Meuse (Le Claon), là où jadis travaillaient les potiers gallo-romains ; il a, grâce à sa parfaite connaissance des lieux, décrit de nombreux ateliers ou de simples emplacements de fours⁷⁸. L'importance des travaux de Chenet pour la connaissance des productions argonnaises n'est plus à prouver. Il a pendant un demi-siècle sillonné sa région afin d'en extraire les témoins d'une production diffusée dans tout le Nord-Est de la Gaule : son enquête lui a permis de dresser successivement, en 1941 puis en 1955⁷⁹, deux cartes des différents lieux de productions de céramiques d'Argonne entre les II^e et IV^e s. Ces ouvrages constituent en fait la synthèse de travaux commencés un peu avant 1910⁸⁰.

En 1941 CHENET publie *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV^e s. et la terre sigillée décorée à la molette*. Cet ouvrage, qui comporte la typologie la plus utilisée après celles de Dragendorff et d'Oswald, constitue le premier volume d'une synthèse que son auteur prolongea en 1955 par *La céramique sigillée d'Argonne des II^e et III^e s.* Cette synthèse complète utilement les études des auteurs du début du siècle et ajoute aux typologies déjà existantes les formes produites en Argonne au IV^e s. Chenet donne l'équivalence entre ses propres types et ceux définis par Dragendorff.

L'apport de Chenet à la chronologie

Il a d'abord souligné que l'Argonne a une véritable tradition de production de poterie qui remonte au moins au I^{er} s., puisque les ateliers de Lavoye, Aubréville, Avocourt et de la forêt de Hesse ont produit des céramiques dite « gallo-belges ». La première grande invasion, attribuée à l'année 276, affecte les ateliers et constitue, à son avis, un terminus pour un certain nombre de fabriques. La dégénérescence du produit argonnais serait ensuite inévitable : de fait, on observe une grande différence de qualité entre les

78. — Pour un résumé des activités archéologiques de Chenet en Argonne, on peut se reporter à la synthèse récente de M. Feller et R. Brulet : FELLER 1998, p. 240-241.

79. — Cette deuxième carte a été publiée à titre posthume, par les soins de G. Gaudron.

80. — Dans son ouvrage de 1955 publié par G. Gaudron, il a consacré deux pages (p. 13-14) à la liste des articles qu'il a écrits sur le sujet.

productions antérieures à 276 et celles qui sont postérieures. Chenet propose donc de fixer le début de cette « seconde période céramique », qui ne peut avoir existé avant 276, sous le règne de l'empereur Probus (276-282); la fin des ateliers serait plus difficilement décelable mais beaucoup n'ont pas résisté aux invasions du début du v^e s.

L'apport de Chenet à la caractérisation technique et à la typologie

Cette distinction en deux périodes a amené certains auteurs à qualifier les nouvelles productions de « faux samiens »⁸¹. La modification touche surtout la teinte et la qualité de l'engobe. Néanmoins Chenet fait remarquer que cette dégénérescence a aussi touché les ateliers de Gaule Centrale⁸². L'évolution est aussi perceptible dans le profil des formes et leur décoration; ce changement entraîne indubitablement une évolution dans les techniques de fabrication; tous ces changements font que la sigillée d'Argonne tardive est facilement identifiable. Chenet a ensuite caractérisé de façon très précise la technique de la terre sigillée : ce domaine de recherche profite bien évidemment de son expérience de tuilier au contact du même matériau que les potiers gallo-romains. La typologie proposée est précise; elle regroupe 70 types numérotés de 301 à 370, les 300 premiers numéros étant réservés aux productions antérieures au iv^e s. En revanche, elle n'a aucun rapport avec les précédentes (Dragendorff, Déchelette, Knorr, Walters). Chaque forme a été décrite consciencieusement en suivant inlassablement le même plan (description morphologique, occurrences par atelier, référence aux travaux antérieurs, chronologie quand elle est suffisamment fiable); cette typologie constitue encore aujourd'hui un outil de travail incontournable.

L'apport de Chenet à la connaissance des sites de production

Une fois le produit défini dans sa globalité, G. Chenet a établi la carte détaillée des sites producteurs (Lavoye, Aubréville, Avocourt, le Pont-des-Quatre-Enfants, Les Allieux-Vauquois, Vauquois, La Verdunaise et Châtel-Chéhéry) pour lesquels il a donné des renseignements topographiques très précis, peut-être trop d'ailleurs, à en juger d'après les fouilles clandestines.

L'apport de Chenet à l'étude de la décoration

L'œuvre de Chenet se clôt par trois chapitres consacrés respectivement aux décors à la molette caractéristiques de cette production du Bas-Empire, à la diffusion et à la chronologie. Chenet explique très bien la technique de ce décor particulier aux ateliers argonnais et essaie d'en retrouver l'origine, peut-être celtique pour lui. Il passe ensuite en revue, sans oublier de mentionner les travaux d'Unverzagt, les différents motifs qu'il a trouvés sur les molettes plus évoluées, qui se distinguent des premières aux motifs simples à base de hachures.

Tout comme Oswald l'avait fait en 1931, Chenet a établi un « répertoire des localités ayant livré de la céramique d'Argonne du iv^e s. et plus particulièrement des bols décorés à la molette ». Pour notre région d'étude il mentionne : Abbeville-Homblières (02), Amiens (80), Arcy-Sainte-Restitue (02), Boulogne-sur-Mer (62), Brény (02), Cambronne (60), Caranda (02), Champlieu (60), Chassemy (02), Chevincourt (60), Chouy (02), Clerges (02), Compiègne (60), Crépy-en-Laonnois (02), Étaples-sur-Mer (62), Famars (59), Fère-en-Tardenois (02), Laon (02), Limé (02), Mareuil-sur-Ourcq (60), Nampteuil-sous-Muret (02), Pierrefonds (60), Renansart (02), Saint-Quentin (02), Vermand (02) puis pour la Belgique, Ainay (Liège), Balgerhoek (Fl. orientale), Bilsen (Limbourg), Coninxheim (Limbourg), Éprave (Namur), Furfooz (Namur), Grand-Axhe (Liège), Gand (Fl. orientale), Han-sur-Lesse (Namur), Herstal (Liège), Hollogne-aux-Pierres (Liège), Jamiolle (Namur), Limet (Liège), Modave (Liège), Morlanwelz (?), Ochain (Liège), Overhespen (Liège), Roisin (Hainaut), Samson (Namur), Spontin (Namur), Tongres (Limbourg), Tongrenelle (Namur), Tournai (Hainaut), Villers-le-Bouillet (Liège) et Vieuxville (Liège).

Enfin notons que dans la typologie de Chenet figurent aussi d'autres céramiques engobées que la sigillée et notamment les types 332 à 340 : on y reviendra ci-dessous.

En 1955, G. Gaudron a publié avec G. Chenet, à titre posthume, *La céramique d'Argonne des II^e et III^e s.* Cette publication reprend et développe certains aspects traités quatorze ans auparavant. Le plan de

81. — Le changement de qualité a été repéré assez vite; dès 1873, H. Mazart classe cette production dans la catégorie du « faux samien » car, dit-il, « elles n'ont pas la finesse des samiennes et la glaçure lorsqu'elles en sont revêtues, ni le même éclat, ni la même solidité ». En 1906, S. Reinach dit que c'est « une imitation maladroite et terne de la poterie rouge lustrée ». En 1924, C. Jullian utilise encore le terme de

faux samien. Toute l'histoire de cette dégénérescence est reprise par CHENET 1941, p. 9-10 (qui donne les références précises aux articles des auteurs qui viennent d'être cités).

82. — Plusieurs articles viendront étayer cette thèse : BET 1994, p. 26-46.

l'étude est très proche de celui de 1941. La présentation très complète de la géologie et de la topographie de l'Argonne constitue l'introduction à une notice sur chacun des ateliers repérés : Lavoye, Avocourt, la forêt de Hesse, Les Allieux, Aubreville, lisière de la forêt d'Argonne (entre Lochères et Clermont-en-Argonne), vallée de la Biesme, Pont-des-Rèmes, Vaux-Régulier et La Chalade. Le chapitre sur la technique de fabrication a été considérablement étoffé et axé davantage sur les techniques d'ornementation. Ensuite les différents types sont passés en revue, ainsi que les décors et la diffusion, notamment grâce aux marques de potiers. 124 potiers ont été dénombrés dont 94 seulement ont retenu l'attention des auteurs ; les 30 autres marques, uniques et donc douteuses, n'ont pas été prises en considération.

L'apport de Chenet/Gaudron à la connaissance des potiers d'Argonne est important ; ils ont pu dans bien des cas associer un potier (connu par une ou des marques) à un atelier précis, alors qu'auparavant on en était souvent réduit à associer par hypothèse à un potier plusieurs ateliers. Ils ont surtout ajouté à la liste des noms la représentation graphique des estampilles, ce qui faisait défaut dans l'ouvrage d'Oswald. En revanche, et de l'aveu même des auteurs, la connaissance de la chronologie n'a pas sensiblement progressé depuis Oswald⁸³. L'atelier d'Avocourt a fonctionné entre 120 et 200 (Oswald : env. 120-180)⁸⁴ puis entre 270 et 400, celui de Lavoye entre 120 et 200 (env. 120-140), Les Allieux entre 130 et 200 (env. 120-180), Pont-des-Quatre-Enfants entre 270 et 400 et Pont-des-Rèmes entre 130 et 200. On apprend également que Rheinzabern a fonctionné entre 130 et 200 (env. 120-260), Westerndorf entre 160 et 200 (env. 160-200), Blickweiler entre 105 et 140, Ittenweiler entre 100 et 130 (*id.*) Heiligenberg enfin entre 100 et 130 (env. 95-160).

5.1.2. La suite des recherches sur l'Argonne

Après G. Chenet, la recherche sur la céramique d'Argonne s'est développée dans deux directions : d'une part sur les productions des II^e et III^e s., domaine de recherche qui s'inscrit dans la continuité des travaux menés sur les ateliers du Sud et du Centre de la Gaule ; d'autre part, et plus récemment, sur les productions du IV^e s., pour lesquelles les acquis paraissent moins nombreux. Cette division chronologique coïn-

cide avec une frontière géographique nette puisque seuls les ateliers argonnais perdurent et exportent au IV^e s.

Après Chenet, les recherches en Argonne se sont interrompues jusque dans les années 1970. En revanche après 1955, ont été publiées plusieurs monographies sur des ateliers de Gaule de l'Est en dehors de l'Argonne ; elles reposent toujours sur le même schéma : recherche sur les récipients unis et ornés, catalogue des décors et des estampilles, diffusion et chronologie. M. Lutz a été très productif dans ce domaine puisqu'en 1959, il a publié le site de Mittelbronn, en 1970 une étude sur les potiers *Saturninus* et *Satto*, puis en 1977 une recherche sur l'atelier de Boucheporn. Chaque étude constitue un outil de travail incontestable, mais la principale information reste que ces ateliers de l'est n'ont pas ou peu exporté leur production en Gaule du Nord.

En 1986 paraît la synthèse sur *La terre sigillée gallo-romaine du Haut-Empire*, ouvrage dirigé par C. Bémont et J.-P. Jacob. Après un chapitre introductif sur quelques problèmes généraux, il est divisé en quatre chapitres principaux qui correspondent à des groupes de productions différents : les ateliers du Sud de la France, ceux du Centre, de l'Est et de Germanie supérieure. Il s'agit en quelque sorte d'une carte archéologique des ateliers pour lesquels les notices ont été rédigées par un spécialiste régional⁸⁵. On y apprend que si les productions lédoziennes commencent à être bien caractérisées, la connaissance de celles de l'Est en revanche souffre d'un retard considérable. La chronologie maintenant assez bien connue des principaux ateliers permet de constater que certains ont eu une durée de vie limitée⁸⁶, ce qui rend difficile l'identification des productions sur les sites de consommation. D'une manière générale, on sait que jusqu'au milieu du II^e s., les produits sont très proches de ceux de Gaule du Centre ; ensuite la teinte passe au rouge-orange du fait d'une cuisson à température moins élevée. Géographiquement on distingue trois groupes : ceux d'Argonne, de la Moselle et d'Alsace.

À partir des années 1970, la remise en culture de certains secteurs de prairies et de forêts en Argonne accélère les recherches liées à la protection des principaux ateliers. L'alerte est donnée en 1979 par M. Feller auquel s'est joint une équipe belge dirigée

83. — CHENET 1955, p. 211.

84. — Entre parenthèses, la datation Oswald.

85. — Les notices ont toutes le même plan : circonstances de la découverte et état du site, contexte historico-géographique, activité céra-

mique, définition archéologique du matériel sigillé, fabrication, potiers, diffusion, bibliographie et responsable actuel du site.

86. — Par exemple, Mittelbronn aurait produit uniquement pendant une quinzaine d'années (150-165).

par R. Brulet. En 1998 ils publient un état des recherches sur l'Argonne prolongé de leurs propres travaux⁸⁷. Leur étude a permis de cartographier 34 lieux de production et de caractériser la terre sigillée, les autres classes de céramique engobée et la céramique belge.

Les chercheurs de cette équipe soulignent quelques points primordiaux pour l'étude des sigillées de Gaule de l'Est :

- Elles ne se résument pas aux sigillées d'Argonne et encore moins aux sigillées d'Argonne du IV^e s. ;
- De ce fait il faut bien distinguer d'un côté les ateliers médiomatriques et de l'autre les ateliers d'Argonne, ce qu'avait déjà mis en évidence C. Bémont dès 1986 ;
- Enfin il faut avoir à l'esprit que les productions du Nord-Est ont commencé bien avant celles de Gaule Centrale.

La sigillée argonnaise bénéficie d'un statut particulier, du fait de la longévité de ses productions mais aussi de la densité géographique des lieux de fabrication. Le début de la première phase est fixé au deuxième quart du III^e s. à Pont-des-Rèmes, puis Lavoye, Avocourt, Vauquois-Les Allieux et la forêt de Hesse, que quelques indices, en particulier des poinçons, paraissent désigner comme un ensemble homogène. Les exportations s'étendent à cette époque du *limes* germanique au mur d'Hadrien mais sont concurrencées assez vite par Lezoux sur les marchés occidentaux et Rheinzabern sur les marchés orientaux, d'où un premier ralentissement de la production. Cette décadence est visible notamment à travers la raréfaction des estampilles et la diminution des poinçons⁸⁸. La fin du III^e s.⁸⁹ est une période de reprise pour les ateliers argonnais qui produisent une sigillée beaucoup plus claire (orange clair, proche d'ailleurs de la sigillée claire « africaine »), sur laquelle les potiers apposent un décor très caractéristique, réalisé à la molette. L'aire de diffusion de ces produits couvre l'ensemble de la Gaule septentrionale. Reste que la chronologie est, en l'état actuel des recherches, encore bien imprécise. Les références sont anciennes : elles remontent à Folzer (1913), sont reprises par Oswald en 1931 et Chenet/Gaudron en 1955. En

revanche la sigillée argonnaise du Bas-Empire bénéficie, grâce aux molettes, d'une chronologie plus fine ; Unverzagt dès 1919, puis Chenet en 1941 avaient déjà bien dégrossi le problème qui a été repris plus finement par Hübener en 1968 et, depuis peu, par d'autres chercheurs, à partir des trouvailles sur les sites de consommation⁹⁰.

M. Feller et R. Brulet ont approfondi leur recherche (prospections-inventaire) sur les ateliers de la vallée de la Buante, du groupe d'Avocourt, des Allieux et du massif de Hesse⁹¹, avec une attention toute particulière pour l'atelier des Allieux I⁹². La cartographie de ce secteur a permis de répertorier vingt et un centres de production dont neuf des douze que Chenet avait repérés ; ces vingt et un centres sont détaillés selon sept rubriques : situation géographique, circonstances de la découverte, interventions archéologiques, productions, état de conservation, lieu de dépôt des collections et bibliographie. L'étude très complète sur l'atelier des Allieux I est certes riche d'informations ; mais là aussi on regrette l'absence de caractérisation précise de la production, soit par des descriptions, soit par des photographies de pâtes.

Depuis Feller et Brulet, d'autres projets ont vu le jour sur la sigillée argonnaise. De 1996 à 1998, S. Van Der Leeuw et M. Gazenbeek ont organisé un vaste programme de prospection avec un double but : d'une part la cartographie la plus exhaustive possible des sites de production (ateliers ou fours isolés) en vue de leur protection, grâce à des repérages par prospections pédestres et par prospection électro-magnétique sur tous les types de terrain, y compris les sous-bois ; d'autre part la caractérisation des pâtes, atelier par atelier, par examen macroscopique des trouvailles⁹³. Les résultats de cette enquête ne sont pas encore publiés. Enfin P. Van Ossel, W. Dikjmann et L. Bakker sont en train de refaire le *corpus* des molettes : cette entreprise n'a donné lieu, jusqu'à présent, qu'à un seul article présentant le projet⁹⁴.

5.2. Les autres classes de céramique engobée

Les céramiques engobées différentes de la terre sigillée, qu'elles soient métallescentes, luisantes ou mates, ont été l'objet d'un intérêt toujours croissant, tout au long de cette période. Elles commencent à être

87. — FELLER 1998, p. 229-363 et plus particulièrement p. 229-234 pour l'état des recherches sur l'Argonne.

88. — FELLER 1998, p. 249.

89. — Chenet avait fixé à 276 le début de cette nouvelle phase puis avait fini par admettre qu'il était plus juste d'envisager une reprise sur quelques années et l'avait fixé au règne de *Probus* (276-282) ; M. Feller est dans ce cas encore plus évasif.

90. — FELLER 1998, p. 260-263 ; GRICOURT 1977 ; PITON 1977.

91. — FELLER 1998, p. 275-297.

92. — FELLER 1998, p. 298-363.

93. — Pour avoir participé personnellement à ce projet (en mars 1997 et mars 1998), on peut dire que les résultats vont bouleverser, plus que ne l'ont fait les travaux de R. Brulet, la connaissance des ateliers argonnais.

94. — VAN OSSEL 1996, p. 423-426.

caractérisées correctement et bénéficient dans les publications de chapitres spécialisés.

En 1941 G. Chenet a ajouté à sa typologie des récipients en terre sigillée quelques autres classes de céramique engobée, qu'il a regroupées dans la troisième partie (« C ») du sous-chapitre « Terre sigillée », dans le chapitre sur « Les types de la céramique du IV^e s »⁹⁵. Aux deux régions productrices de vases à légendes peintes connues du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, à savoir Trèves et Cologne⁹⁶, il a désormais ajouté l'Argonne. Chenet a proposé quelques hypothèses générales sur l'origine morphologique de ces récipients aux galbes différents de ceux en terre sigillée : ils relèvent essentiellement des types 332, 337, 338, 339, 340, 341 et 342. La place même de ces productions dans le sous-chapitre « Terre sigillée » trahit cependant les difficultés qu'a rencontrées Chenet à les classer. Il est vrai aussi qu'elles sont produites dans les mêmes ateliers et ont une pâte très proche de celle des céramiques en sigillée.

En revanche, dans sa typologie de la céramique romaine de Rhénanie⁹⁷, É. Gose a consacré, à la suite de ses pages sur la sigillée (types 1 à 177), une partie à ce qu'il appelle la « gefirnißte Keramik » (« céramique vernissée ») : il y présente et décrit précisément 57 types (numérotés de 178 à 235)⁹⁸. Cette synthèse est, après l'étude d'Oelmann qu'il a intégrée à son travail, un outil important pour la connaissance de cette production qu'est la céramique engobée de Rhénanie. Il a également et principalement utilisé les travaux de Loeschke sur Haltern et Trèves, Ritterling sur Hofheim, et de Ludowici sur Rheinzabern, publiés respectivement en 1909, 1938-1942, 1913 et 1908. Contrairement à ses prédécesseurs qui ont mis en avant l'aspect de la pâte et de la surface, Gose a privilégié la forme ; il en a dénombré neuf principales : les gobelets à col court détaché de la panse, les gobelets à panse oblique et lisse, les gobelets à panse oblique sablée ou guillochée, les gobelets à col court, pansus et décorés, les gobelets pansus à col haut et oblique, les bouteilles ou cruches, les jattes cylindriques, les bols et les assiettes. Il s'agit de la première synthèse qui a regroupé l'essentiel des types que l'on peut rencontrer dans cette classe. Chenet et Gose ont ainsi mis à la disposition des chercheurs deux outils de travail très précieux, qui rendent encore aujourd'hui d'innombrables services.

Il a fallu attendre ensuite les années 1960 pour que de nouvelles publications sur le sujet voient le jour. À vrai dire, il s'agit de monographies sur des sites qui

incluent, comme c'est désormais l'habitude, un chapitre sur ces céramiques vernissées ou engobées. En 1961, H. Schoppa publie une étude de la céramique recueillie lors de la fouille du *vicus* lié au camp d'Hofheim où il décrit neuf types. Curieusement, il n'a pas fait référence au travail alors récent de Gose, mais a utilisé des travaux plus anciens comme celui de Brunsting ou contemporains comme ceux d'Ettlinger sur Augst et Vindonissa. En 1962, P. Stuart publie la céramique commune (« gewoon aardewerk ») de Nimègue (camp militaire et nécropole) : on est surpris d'y trouver quelques céramiques à parois fines précoces (n° 40 à 44) et des céramiques engobées plus récentes (n° 1 à 11). Si les types sont peu nombreux, leur apport pour la datation est considérable ; les publications antérieures ont été finement analysées afin de donner pour chaque forme une chronologie assez précise. Le même genre d'étude a été réalisé, en 1967, par W. Vanvinckenroye à partir des découvertes de Tongres : il complète les travaux précédemment cités et définit, comme l'avait fait Oelmann, six groupes techniques qu'il examine sur 55 récipients répartis en 25 types principaux.

Technique a

Pâte blanche, poreuse, tendre à dure ; vernis métalléscent, mat de couleur rougeâtre à orange-brun avec parfois à l'extérieur quelques tâches brun-noir ; les fragments sont rarement vernis avec sablage et barbotine. Technique observée sur les types 1a et 21.

Technique b

Pâte blanche, peu dure ; vernis mat allant du brun transparent à l'olivâtre, parfois aussi jaune-brun avec des teintes violacées externes. Technique observée sur les types 1b et c, 2, 3, 4, 5, 6a et 7a. À côté de cela beaucoup d'autres fragments ont un vernis mat de couleur gris foncé, voire bleu-gris penchant parfois vers le noir. Technique observée sur les types 3, 5, 6b et c, 7b et 20.

Technique c

Pâte blanche et dure ; vernis lustré mat allant du gris clair au gris foncé. Technique observée sur les types 12d-e, 14a-b, 16 et 19c-d. Un grand nombre de fragments ont une pâte gris clair, façonnés avec une argile fine, ils ont une surface lustrée dont la couleur varie du grisâtre bleu au gris foncé et même gris-noir. Cet aspect est typique des Chenet 340, 341 et 342, appelé aussi céramique craquelé bleuté abondante surtout en Argonne depuis la fin du III^e s. et surtout au IV^e s. (type 14c-d, 15a-b, 19a-b-c-d, 23 et 24a-b). Les décors sont

95. — CHENET 1941, p. 80.

96. — *CIL* XIII, 3, fasc. II, p. 532.

97. — GOSE 1950.

98. — GOSE 1950 (rééd. 1984), p. 16-20, pl. 12-16.

surtout : bandes de guillochis, dépressions rondes et ovales parfois jointes sur le même récipient, petites bosses oblongues assez souvent obliques et petites incisions peu profondes.

Technique d

Argile rougeâtre (brun-rouge). La pâte est toujours fine, dure ou moyennement dure ; le vernis brun, parfois olivâtre à noir a un aspect métallique plutôt mat puis lustré mat. Technique observée sur les types 7b, 8, 9, 10, 11, 12 et 13. Ordinairement ces gobelets sont décorés de petites bosses rondes et pour certains de motifs à la barbotine.

Technique e

Argile rouge. La pâte est toujours fine, dure avec un noyau gris clair ; le vernis est noir à brun-noir, toujours luisant et bien conservé (lustre métallique) ; les fragments (types 8, 9, 10, 11, 12 et 13) s'apparentent à la « Qualitätsware » d'Oelmann (Niederbieder technique d) ; les décors sont des lignes de fines incisions et (ou) de motifs à la barbotine blanche.

Technique f

Argile chocolat-brun à rouge brique, toujours dure ; le vernis noir graphite, lustré mat, métallique, avec parfois des tâches orangeâtres (types 12a, 17 et 18).

En 1984, le même auteur publie *Les nécropoles romaines du sud-ouest de Tongres*, pour lesquelles il a isolé 19 récipients répartis en 11 types principaux. Là encore, son travail est essentiel, surtout en ce qui concerne la chronologie, fondée sur l'examen minutieux du mobilier de chaque sépulture, et souvent précise. Cette publication a l'intérêt de présenter les contextes par tombes ainsi qu'une typologie générale par catégorie de céramique. Dans le domaine du funéraire, A. Haffner donne aussi une présentation par tombes pour la publication de la nécropole de Wederath. Ce monumental *corpus* de plus de mille sépultures est aussi très précieux pour la datation de certains types et pour leur association avec les autres formes. Enfin dans sa nouvelle synthèse sur les trouvailles de Tongres publiée en 1991, W. Vanvinckenroye regroupe 109 types (n° 137 à 246) dans une typologie fermée, d'une grande qualité graphique. Cette typologie qui repose manifestement sur une très longue familiarité avec le mobilier céramique de la cité des Tongres, constitue un ouvrage de référence.

Mais revenons aux années 1970, durant lesquelles on s'est beaucoup consacré à l'étude de la céramique à reflets métalliques. R. Sénéchal, J.-P. Jacob et

L. Leredde se sont intéressés à cette classe facilement identifiable, mais souvent négligée en dehors de quelques références typologiques.

En 1972, Sénéchal a proposé une *Contribution à l'étude de la céramique à reflets métalliques recueillie à Alésia*. Il s'est efforcé de donner une première définition de cette production appelée en France « céramique métallescente » ou « céramique métallisée » : ... il faut lui faire englober toutes les poteries qui relèvent de cette technique, qu'elles soient noires, brunes, rouges, fauves, cuivrées, violettes ou vert foncé. Le revêtement de ces céramiques a été obtenu « au trempé » dans un bain (probablement voisin de celui de la sigillée, avant cuisson) ; il a pris à la cuisson une teinte différente de celle de la pâte (d'après Sénéchal 1972, p. 3).

Puis qu'une définition de la céramique qu'il appelle « métallisée », c'est une définition de la technique que donne ici Sénéchal : on voit qu'elle est proche de celle de la fabrication de la sigillée, voire identique. Il retrace une évolution de cette technique en quatre périodes, pour lesquelles il décrit systématiquement les pâtes, les enduits et les traitements de surface.

En 1974, Leredde et Jacob publient dans *Archéologia* une synthèse sur cette technique, nouvellement étudiée. Après discussion, ils retiennent, pour désigner les productions relevant de cette technique, le néologisme « céramique métallescente », qui leur paraît le plus approprié⁹⁹.

C'est à R. Symonds que l'on doit, en 1992, la première véritable synthèse sur la céramique fine produite en Gaule de l'Est et Gaule du Centre, du début II^e au troisième quart du III^e s. Lui aussi met l'accent sur l'influence qu'a pu exercer la sigillée sur ces productions. Le but de son étude a été d'identifier et de caractériser cette céramique, d'établir une typologie, de définir le début et la fin de la fabrication des formes, d'éclairer la transition entre la Gaule du Centre et celle de l'Est, enfin de définir précisément les relations avec la sigillée. Les sept chapitres de cet ouvrage correspondent en fait à autant de classes de productions :

- Les prototypes de Gaule Centrale (5 groupes) ;
- La céramique fine engobée sombre de Gaule Centrale (10 groupes) ;
- La céramique fine engobée de Bourgogne (9 groupes) ;
- La céramique fine engobée de Gaule du Nord (1 groupe) ;

99. — JACOB 1974b, p. 43-53.

- La céramique fine engobée de Gaule de l'Est, Alsace et Wetterau (6 groupes) ;
- La céramique fine engobée de Trèves (29 groupes) ;
- La céramique fine engobée produites au IV^e s. (14 groupes).

Au total, Symonds décrit 74 groupes représentés par 911 individus, parfois identiques, mais qui forment un catalogue précieux illustré de plus de 52 clichés en noir et blanc. Il est le premier à discerner un groupe qui correspond à une production, selon lui, de Gaule du Nord, dont les principaux éléments ont été mis au jour en Picardie¹⁰⁰. Cette production se caractérise par sa pâte fine grise, sans inclusion visible, et à couverture lissée grise. Il s'agit d'une technique proche de celle utilisée par les potiers de Trèves, au point que Symonds propose d'y reconnaître une imitation des produits trévires. Il rejoint à cet égard les opinions d'Oelmann sur les produits classés en « technique c » et de Vanvinckenroye sur les produits classés en « technique d ». À l'issue d'une longue discussion sur le lieu précis de production, c'est Compiègne et sa région qui est retenue comme hypothèse la plus probable. Comme ses prédécesseurs du XIX^e s., Symonds recherche une origine gréco-romaine aux productions qu'il étudie : il les relie plus précisément au style de Gnathia des IV^e et III^e s. av. J.-C. ou à la céramique campanienne des II^e et I^{er} s. av. J.-C. La synthèse élaborée en 1996 par S. Künzl sur la céramique engobée et décorée des ateliers de Trèves comporte une typologie regroupant vingt formes réparties en cinq groupes chronologiques : elle repose sur des critères purement morphologiques (rapport diamètre maximum/hauteur totale, ou hauteur du col/hauteur totale) et décoratifs, ainsi que sur des données chronologiques issues d'ensembles clos (notamment les nécropoles) ; sa typologie comporte 20 types principaux.

En 1998, dans l'article de M. Feller sur l'Argonne, F. Vilvorder a consacré une partie à la céramique fine (céramique engobée, gobelets moulés et céramique métallescente) qu'elle cherche à caractériser¹⁰¹.

La céramique engobée est représentée uniquement par les types *Hees 2* et *Niederbieber 32* produits durant le II^e s. Il s'agit donc de gobelets sablés à lèvre en corniche comportant parfois des dépressions et des bandes de guillochis. Ils ont été fabriqués avec une argile siliceuse, fine, dans laquelle sont visibles des

grains de quartz inférieurs à 0,5 mm, des particules grises, noires et rouge-orange. La pâte est rouge et a été couverte d'un engobe brun foncé. Les exemplaires mal cuits présentent une pâte et un engobe gris.

Les gobelets moulés sont essentiellement des *Hees 2* et *Niederbieber 33* : leur traitement de surface pose problème, puisqu'apparemment ils n'ont pas été trempés dans un bain d'argile mais ont plutôt été soumis à un enfumage ; ils sont eux aussi faits d'une argile siliceuse et fine.

La céramique métallescente, typique des III^e et IV^e s., est représentée par les types *Niederbieber 29* et *33* ; l'argile est toujours siliceuse avec des grains de quartz et des particules grises et noires, la pâte est soit uniformément grise, soit grise à noyau rouge recouverte d'un engobe gris sur la face externe. La surface peut être décorée de fines bandes de guillochis ou de végétaux à la barbotine réalisés avant engobage.

Au-delà de la caractérisation de ces trois productions, F. Vilvorder émet des doutes sur l'origine argonnaise de quelques types présentés par Chenet en 1941.

Enfin en 1999 sont parus les Actes du colloque sur *Les céramiques engobées et métallescentes gallo-romaine* tenu à Louvain-la-Neuve en 1995¹⁰². Le volume est divisé en quatre chapitres :

- Productions ;
- Archéométrie ;
- Sites de consommation et de production ;
- Chronologie.

Cet ouvrage propose une vision synthétique des problèmes liés à cette classe de céramique.

Plusieurs communications concernent directement notre région. Dans le domaine de l'archéométrie, A. Bocquet a proposé une approche minéralogique et géochimique de ces productions pour le Nord de la Gaule¹⁰³ ; R. P. Symonds a publié une étude des sites de Boulogne-sur-Mer, Beauvais et de la région de Beaumont-sur-Oise¹⁰⁴, que j'ai complétée par une étude des trouvailles bavaysiennes¹⁰⁵. Parallèlement à ces articles suscités par des trouvailles de sites régionaux, F. Vilvorder a proposé une synthèse sur les ateliers exportateurs¹⁰⁶ et X. Deru de nouvelles références chronologiques¹⁰⁷.

100. — SYMONDS 1992, p. 40.

101. — VILVORDER 1998, dans FELLER 1998, p. 263-270.

102. — BRULET 1999.

103. — BOCQUET 1999, p. 129-286.

104. — SYMONDS 1999, p. 291-312.

105. — GEOFFROY 1999, p. 313-333.

106. — VILVORDER 1999b, p. 69-122.

107. — DERU 1999, p. 371-376.

La distinction entre la « céramique engobée » d'un côté et, de l'autre, la « céramique métallescente » est désormais généralement admise. Ces deux catégories relèvent de l'ensemble plus large des céramiques dites « fines », dans lequel on propose de distinguer :

- La céramique à parois fines ;
- La céramique engobée ;
- La céramique métallescente ;
- La céramique métallescente du Bas-Empire.

Dans l'historique de la recherche qu'elle dresse, F. Vilvorder inclut les travaux menés sur la céramique à parois fines. Ces quelques pages sont précieuses dans la mesure où elle fait un « tour d'Europe » des appellations des classes de céramique fine¹⁰⁸ ; puis elle dresse un tableau des différents centres de productions par région¹⁰⁹ : l'Est de la France, la Rhénanie et la rive droite du Rhin, pour lesquelles elle distingue, à partir de sources essentiellement bibliographiques, trente-trois ateliers.

5.3. L'apport des analyses

L'évolution technique dans les domaines de la physique et de la chimie au cours de la deuxième moitié du XX^e s. se répercute dans l'analyse des poteries. À ces progrès, il faut ajouter les moyens financiers dont dispose désormais l'archéologie préventive, moyens qui permettent un recours de plus en plus fréquent au laboratoire, pas toujours à bon escient cependant. Deux chercheurs ont considérablement contribué à « démocratiser » les analyses physico-chimiques : il s'agit de M. Picon et de J.-C. Échallier qui, à partir des années 1970 mais surtout dans les années 1980, donnent non seulement aux archéologues la possibilité de multiplier les analyses et donc de mieux caractériser les productions, mais fournissent aussi à l'homme de terrain les connaissances de base pour comprendre les résultats fournis par les laboratoires. Enfin, et avant d'entrer dans le détail des résultats liés à notre étude, signalons que le monde des analystes a souvent été opposé à celui des potiers modernes, les « hommes de l'art » comme les appelle M. Picon¹¹⁰.

Dans le domaine de la céramique à pâte fine, les analyses ont été relativement nombreuses. Pour la sigillée, M. Picon a publié en 1973 un article qui est devenu une référence non seulement pour la connaissance des productions lédoziennes mais aussi pour

l'étude des techniques antiques de production ; à ce sujet il n'hésite pas à écrire que l'étude des techniques antiques demeure l'un des secteurs de la recherche parmi les plus ingrats¹¹¹, d'autant plus que la place que tient la céramique dans l'évolution des techniques antiques est infime.

Les caractérisations par analyses chimiques des productions de Gaule de l'Est et de Germanie sont rares : concernant les sigillées, quasiment aucune n'a été publiée avant 1986 et la synthèse de C. Bémont qui a réuni les quelques analyses disponibles.

L'abondance des produits engobés découverts lors de la fouille des sites de Braives et Liberchies (Belgique) par l'équipe de R. Brulet a permis, dans un premier temps, une répartition d'après un examen macroscopique, en cinq classes et a surtout donné l'occasion, dans un deuxième temps, d'une caractérisation pétrographique, minéralogique et géochimique¹¹².

En définitive, la base de données chimiques de départ est pauvre et ne demande qu'à être enrichie par d'autres analyses. A. Desbat et M. Picon en ont réalisé d'autres pour les découvertes de Lyon¹¹³.

6. LA CÉRAMOLOGIE DANS LE NORD, LE PAS-DE-CALAIS, LA PICARDIE

L'étude de la céramique ne relève pas, dans notre région, d'une longue tradition. À l'exception de la « céramique commune » qui a bénéficié de plusieurs synthèses¹¹⁴, les autres classes n'ont fait l'objet que d'articles ponctuels, écrits au gré des découvertes. Il est aussi regrettable que les chercheurs « nordistes » n'aient jamais publié le cadre méthodologique de leurs études, laissant souvent le lecteur interpréter les mots utilisés comme bon lui semble.

Pourtant les études de mobilier ne sont pas récentes : dès la fin du XIX^e s. plusieurs ouvrages ou articles ont présenté les découvertes régionales. Les publications s'intéressaient alors surtout aux découvertes de nécropoles ou de tombes isolées : aussi contiennent-elles de nombreuses planches représentant des récipients complets.

En 1943, G. DENECK a réalisé dans son ouvrage *Les origines de la civilisation dans le Nord de la France* une synthèse relativement complète des découvertes

108. — VILVORDER 1999, p. 6-10.

109. — Il faut noter que, dans le même volume, P. Bet et D. Gras présentent les parois fines engobées et métallescente de Lezoux (BET 1999, p. 13-38), M. Joly les ateliers de Bourgogne et de Franche-Comté (JOLY 1999, p. 39-68) : articles très importants pour la comparaison avec les productions de l'Est de la Gaule et de Rhénanie.

110. — PICON 1973, p. 4 et 5 ; MONTAGU 1994, p. 5 à 9.

111. — PICON 1973, p. 4.

112. — BOCQUET 1999, p. 129-288.

113. — DESBAT 1996a.

114. — M. Tuffreau-Libre a écrit de nombreux articles et quelques synthèses sur la céramique commune du Nord de la France ; de nombreux titres figurent dans la bibliographie, certains articles traitent des « céramiques fines ».

liées à l'archéologie funéraire¹¹⁵. La troisième partie de cette synthèse, consacrée à « l'industrie et au commerce sous la domination romaine »¹¹⁶ comporte trois chapitres principaux : « les industries répondant aux besoins immédiats »¹¹⁷, « l'exportation »¹¹⁸ et « l'importation »¹¹⁹. L'auteur pose ici les bases de l'étude des produits importés : elle a d'abord traité de quelques familles d'objets (œnochoés et trépieds en bronze, statuettes blanches de l'Allier) avant de consacrer plusieurs paragraphes à la poterie. Pour elle, les importations céramiques en général ont été marquées par deux phases. La première s'étend du 1^{er} au milieu du III^e s. et a été marquée par l'arrivée sur les marchés de Gaule du Nord de sigillée de La Graufesenque, de Lezoux, d'Alsace et d'Argonne, autrement dit de toutes les grandes régions exportatrices de cette époque ; les sites de consommation mentionnés dans l'étude sont les villes d'Amiens, d'Étapes-sur-Mer et de Boulogne-sur-Mer. La seconde période commence à la fin du III^e s. avec la montée en puissance de l'officine de *Durobrivae*. G. Deneck a caractérisé la production qu'il est convenu d'appeler, notamment depuis la publication de Déchelette en 1904, les « vases de Castor » : il s'agit de petites jarres biconiques dont l'orifice est bordé d'un bourrelet qui peut s'évaser pour atteindre la dimension du renflement de la panse ; l'argile est blanc jaunâtre et le vernis bleu ; elles peuvent être décorées de stries verticales ou concentriques dans la partie inférieure, de scènes de chasse réalisées à la barbotine dans la partie supérieure. L'auteur a aussi caractérisé une autre production qui a été importée selon elle des bords du Rhin, plus précisément de la région de Cologne ; il s'agit de récipients barbotinés, contemporains de ceux de Castor et qu'elle a vus à Amiens, Étapes-sur-Mer, Théroouanne, Arras, Moreuil et Vieil-Hesdin ; ils présentent une argile rouge, une couverture noire et ont la forme d'une sphère montée sur un pied, le col est tronconique ; lorsqu'ils sont décorés, ils le sont de vignes ou inscriptions bachiques tracées à la barbotine blanche, jaune ou orange. On retiendra que G. Deneck a été la première à introduire pour le Nord de la France la notion d'importation et surtout à essayer de caractériser fidèlement les productions, même si plusieurs erreurs, bien compréhensibles pour l'époque, ont été commises.

115. — DENECK 1943, p. 86-94 ; une bibliographie complémentaire a été établie récemment par R. Delmaire dans les cartes archéologiques du Pas-de-Calais et du Nord : DELMAIRE 1993, p. 9-52 et DELMAIRE 1996, p. 13-56.

116. — DENECK 1943, p. 97-127.

117. — DENECK 1943, p. 99-100.

Dans un esprit plus scientifique, la synthèse que R. Delmaire consacra en 1976 à la cité des Morins réserve une partie aux productions et échanges¹²⁰. Le chapitre IX de celle-ci est consacré à la céramique : les statuettes en terre cuite, les lampes, la céramique sigillée et les autres céramiques importées (amphores, « céramique de Castor », « céramique rhénane », « céramique gallo-belge »).

Delmaire a d'abord traité de la céramique sigillée, examinant les estampilles des musées de Boulogne, Calais, Saint-Omer et Lille, auxquelles il a ajouté celles de collections privées (celles des Antiquaires de la Morinie à Saint-Omer, de Mametz à Longuenesse et la sienne propre) ; il a ajouté à cela les publications locales et les fouilles d'Ardres et de Théroouanne. Pour ces deux derniers sites, il a aussi examiné les décors. Cet ensemble documentaire lui a permis de quantifier précisément l'apport des ateliers exportateurs suivants : Gaule du Sud en général, La Graufesenque, Gaule Centrale, Argonne et Germanie, d'abord en Morinie (à partir des estampilles), ensuite à Théroouanne et Ardres (à partir des décors). Delmaire a ensuite évalué l'apport de ces mêmes centres producteurs, par période cette fois. Il est surtout le premier à chercher à apprécier, de façon sérieuse, la part des importations par rapport aux productions locales. Delmaire est ainsi l'un des premiers, sinon le premier, à donner, par le biais de statistiques, une idée précise sur l'importation des sigillées dans une cité septentrionale.

Il a lui aussi, dans la lignée de G. Deneck mais en corrigeant quelques erreurs, caractérisé la « céramique de Castor » — apparue au milieu du II^e s. et assez courante selon lui — et la « céramique rhénane » : c'est sur cette production que l'on trouve l'apport le plus important par rapport à l'étude de G. Deneck. R. Delmaire la divise en deux groupes : la céramique dite de Cologne, à pâte blanche et vernis allant du gris métallique au brun-rouge, parfois décorée à la roulette ou de rinceaux à la barbotine sur la panse, datée des II^e et III^e s. et la céramique de Trèves, à pâte rouge ou grise et vernis noir métallique décorée à la barbotine blanche ou jaune, datée à Théroouanne du II^e au IV^e s. Pourtant, malgré une définition bien claire des trois centres de production (Castor, Cologne

118. — DENECK 1943, p. 101-102.

119. — DENECK 1943, p. 103-127.

120. — Entre Deneck et Delmaire, aucune étude importante n'a complété nos connaissances sur les céramiques importées si ce n'est quelques travaux ponctuels comme celui de M.-N. Dromby sur la céramique fine de Bavière par exemple (DROMBY 1964).

et Trèves), on éprouve quelques difficultés à faire la différence entre les produits de Castor et ceux de Cologne qui sont très proches.

Malheureusement aucun autre travail n'est venu compléter ou approfondir celui de Delmaire. Il faudra attendre 1990 pour que R. Brulet publie une synthèse sur la Gaule septentrionale au Bas-Empire, avec une partie assez importante consacrée à la céramique et notamment à l'établissement d'une typologie de référence. Il a traité la terre sigillée argonnaise du IV^e s. pour laquelle il a défini 25 « prototypes » argonnais dont 21 sont les formes de Chenet et quatre sont inédits¹²¹. Pour la même production, mais au V^e s., il a relevé la présence du Chenet 304, onze autres types dérivés des formes Chenet et deux types inédits¹²².

Après la sigillée, Brulet a traité la céramique fine qui regroupent notamment la vernissée (A) et celle produite en atmosphère réductrice (B). Pour la céramique vernissée il identifie quatre « prototypes » argonnais (A.1.1 à A.1.4) et quinze formes de gobelets (A.2.1 à A.2.15); la céramique produite en atmosphère réductrice se distingue en quatre types qui imitent les productions argonnaises (B.1.1 à B.1.4), sept types qui imitent la céramique vernissée (B.2.1 à B.2.7), sept types en céramique brillante (B.3.1 à B.3.7) et six types en céramique lissée (B.4.1 à B.4.6).

Un des apports importants du travail de Brulet est la synthèse sur la sigillée du V^e s., peu connue avant 1990, et la description de sa dégénérescence, marquée par une diminution du nombre de formes et une baisse sensible de la qualité générale (pâte et engobe). Brulet divise cette production en deux groupes : la « rot-braungestrichene Keramik » et l'imitation de terre sigillée encore appelée « pseudo-sigillée » ou dérivée de terre sigillée. La première se rencontre à partir de 430, la seconde dès la fin du IV^e s. (vernis orange) et dans la première moitié du V^e s. (vernis ocre-rouge à brun mat sur une pâte mal cuite). Pour lui la dégénérescence se poursuit dans la seconde moitié du V^e s. et au VI^e s. Elle est particulièrement visible sur le bol Chenet 320 qui présente trois stades de finition selon les époques :

- Entre 400 et 430, il est réalisé en céramique bien cuite, présente un engobe orange-rouge et un anneau de base bien prononcé;
- Jusque vers 450, la cuisson est moins bonne, l'engobe est orange-brun et l'anneau de base est moins marqué;

- Enfin, dès le début de la seconde moitié du V^e s., il présente une cuisson légère, un engobe beige ou brun et l'anneau de base a disparu.

Enfin, Brulet émet l'hypothèse d'ateliers autres que ceux connus en Argonne : à Trèves ou à Mayen pour la « rot-braungestrichene Keramik » et à Maastricht pour la « pseudo-sigillée ».

En plus de la caractérisation technique et morphologique des différentes productions, Brulet établit une carte de répartition des trouvailles sur laquelle figurent certains sites du Nord et du Pas-de-Calais.

Les cartes archéologiques des départements du Nord¹²³, du Pas-de-Calais¹²⁴ et de l'Oise¹²⁵ constituent des bases de travail importantes. Malheureusement au moment de la rédaction de ce travail, les cartes des départements de la Somme et de l'Aisne étaient en cours de réalisation. Les notices réalisées pour chaque commune mentionnent de façon presque systématique les trouvailles de céramique : il est alors possible de dresser des cartes de répartition des céramiques qui intéressent notre étude.

CONCLUSION

La céramologie semblait, pour de nombreux archéologues, être une science jeune mais cet état des recherches a mis en évidence une longue tradition d'étude dont le véritable précurseur est Brongniart. Ce dernier, sur la base d'une observation minutieuse des découvertes, a abordé un nombre considérable de notions et d'aspects, telle la métallescence; il a aussi par exemple publié dès le milieu du XIX^e s. le résultat d'analyses chimiques; le tout à partir d'un vocabulaire et d'une méthode convenablement définis. Seuls les aspects économiques et commerciaux lui ont échappé. Les traités d'art céramique du XIX^e et du début du XX^e s. sont donc de véritables mines de renseignements pour le céramologue d'aujourd'hui.

L'année 1895 constitue aussi une date importante dans l'évolution de cette science annexe de l'archéologie. En effet, Dragendorff publie son étude sur la sigillée. L'apport de ce travail fut tellement important qu'un siècle plus tard les archéologues y font encore abondamment référence. En 1904, J. Déchelette donne un nouvel élan en complétant l'étude du savant allemand; il aborde des notions intéressantes comme la place des importations par rapport aux productions indigènes ou la dégénérescence des produits gaulois

121. — BRULET 1990c, pl. 1.

122. — BRULET 1990c, pl. 3.

123. — DELMAIRE 1997.

124. — DELMAIRE 1994.

125. — WOIMANT 1995.

(c'est-à-dire la sigillée produite sur le territoire de la Gaule) par rapport à ceux fabriqués auparavant en Italie. On ne peut plus étudier la céramique découverte dans les provinces de la Gaule comme un produit déconnecté des fabrications romaines et même grecques. De nombreux chercheurs vont hériter de cette façon d'appréhender les découvertes et notamment Oswald et Pryce qui vont renforcer l'idée de Déchelette en soutenant la thèse que les productions de Gaule ou de Germanie sont la fin d'un phénomène qui a vu le jour dans le Bassin méditerranéen. C'est donc au début du ^{xx} s. que va naître la notion d'imitations puisque de nombreux chercheurs vont alors étudier certaines classes de sigillée comme autant d'imitations des produits antérieurs.

Depuis 1920 et les travaux d'Oswald, la sigillée et les autres céramiques engobées ne vont cesser d'être étudiées et de bénéficier des progrès de la science dans le domaine des analyses chimiques et donc de la reconnaissance des pâtes. Les années 1970 constitueront un nouveau point de départ pour de nombreuses études qui aboutissent dans les années 1980-1990.

Mots-clés : céramique fine, importations, Gaule septentrionale.

Bibliographie

- BAKKER 1996** : L. BAKKER *et al.*, « Corpus de la céramique sigillée d'Argonne de l'Antiquité tardive », *SFECAG, Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 423-426, 1 fig.
- BÉMONT 1986** : Env. BÉMONT et J.-P. JACOB dir., *La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, *Doc. Arch. Frçse*, 6, 1986, 292 p., 124 fig.
- BET 1994** : P. BET et A. WITTMANN, « La production de la céramique sigillée à Lezoux (Puy-de-Dôme) durant le Bas-Empire », *Revue Archéologique Sites*, 56/57, 1994, p. 26-46, 9 fig.
- BET 1999** : P. BET et D. GRAS, « Parois fines engobées et céramiques métallescentes de Lezoux », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 13-38, 7 fig.
- BOCQUET 1991** : A. BOCQUET *et al.*, « Caractérisation pétrographique, minéralogique et géochimique de céramiques engobées gallo-romaines des sites de Braives et de Liberchies (Belgique) », *SFECAG, Actes du congrès de Cognac*, 1991, p. 415-424, 6 fig., 2 tab.
- BOCQUET 1992** : A. Bocquet *et al.*, « Carte d'identité physico-chimique des céramiques fines engobées dans les ateliers de Cologne et de Trèves », *SFECAG, Actes du congrès de Tournai*, 1992, p. 223-238.
- BOCQUET 1999** : A. Bocquet, « La production et la distribution des céramiques fines engobées et métallescentes dans le Nord de la Gaule : approche minéralogique et géochimique », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 129-286, 65 fig.
- BRONGNIART 1877** : A. BRONGNIART, *Traité des Arts céramiques ou des poteries considérées dans leur histoire, leur pratique et leur théorie*, nouvelle édition avec notes et additions par A. Salvétat, Paris, 1877, 2 t., 1 atlas, 1669 p., 114 fig., 71 pl., 9 tab. (première édition : 1844).
- BRULET 1990** : R. BRULET, *La Gaule septentrionale au Bas-Empire, occupation du sol et défense du territoire dans l'arrière pays du Limes aux ^{iv} et ^v s.*, Trèves, 1990, 431 p., 99 fig., 27 pl., 4 cartes.
- BRULET 1999** : R. BRULET, R. P. SYMONDS et F. VILVORDER, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, 410 p., ill.
- BRUNSTING 1937** : H. BRUNSTING, *Het Grafveld onder Hees bij Nijmegen*, Amsterdam, 1937, 216 p., 12 pl.
- CHENET 1941** : G. CHENET, *La céramique gallo-romaine d'Argonne du ^{iv} siècle et la terre sigillée décorée à la molette*, Macon, 1941, 194 p., 38 pl.
- CHENET 1955** : G. CHENET et G. GAUDRON, *La céramique sigillée d'Argonne des ⁱⁱ et ⁱⁱⁱ siècles*, *Gallia*, supplément VI, 1955, 251 p., 63 fig., 5 tab.
- COMFORT 1968** : H. COMFORT, *Terra sigillata*, traduction française de l'article « Terra sigillata » de la *Realencyclopädie de Pauly-Wissowa-Kroll*, Travaux du laboratoire de céramologie de Valence, I, 1968, 77 p.
- DÉCHELETTE 1904** : J. DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule Romaine (Narbonnaise, Aquitaine et Lyonnaise)*, Paris, 1904, 2 t., 688 p., 29 pl., 317 fig.
- DELMAIRE 1976** : R. DELMAIRE, *Étude archéologique de la partie orientale de la cité des Morins (civitas Morinorum)*, *Mémoire de la Commission départementale d'histoire et d'archéologie du Pas-de-Calais*, XVI, 1976, 412 p.
- DELMAIRE 1994** : R. DELMAIRE, *Carte archéologique de la Gaule : le Pas-de-Calais*, Paris, 1994, 2 vol., 608 p.
- DELMAIRE 1997** : R. DELMAIRE, *Carte archéologique de la Gaule : le Nord*, Paris, 1997, ill.
- DENECK 1943** : G. DENECK, *Les origines de la civilisation dans le Nord de la France, Étude sur le peuplement dans le Pas-de-calais et la Somme des temps paléolithiques à la fin de l'Empire romain*, *Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais*, t. IV, fasc. II, 1943, 141 p., ill.
- DESBAT 1996a** : A. DESBAT et M. PICON, « Les céramiques métallescentes de Lyon : typologie, chronologie et provenance », *SFECAG, Actes du congrès de Dijon*, 1996, p. 475-490, 17 fig.
- DESBAT 1996b** : A. DESBAT dir., « Les productions des ateliers de potiers de Lyon, 1^{re} partie : les ateliers précoces », *Gallia*, 53, 1996, p. 1-249, 95 fig., 91 pl.
- DERU 1996** : X. Deru, *La céramique belge dans le Nord de la Gaule, caractérisation, chronologie, phénomènes culturels et*

économiques, Louvain-La-Neuve, 1996, 463 p., 216 fig.

DERU 1999 : X. DERU, « Cinq sites de référence pour la chronologie des céramiques engobées et métallescentes » dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 371-376, 1 fig.

DRAGENDORFF 1895 : H. DRAGENDORFF, « Terra sigillata. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen und römischen Keramik », *Bonner Jahrbücher*, Heft XCVI u. XCVII, Bonn, 1895, p. 18-155, 23 abb., 6 taf.

DRAGENDORFF 1980 : H. DRAGENDORFF, *La sigillée*, réimpression dans *Revue Archéologique Sites*, hors-série, 7, 1980, 118 p., 23 fig., 6 pl.

DROMBY 1964 : M.-N. DROMBY, *Vases de Trèves trouvés à Bavay*, DES, Université de Lille, Faculté des lettres, 1964, 105 p., 74 pl., dactylographié.

ÉVENO 1999 : B. ÉVENO (dir), *Le Petit Larousse*, Paris, 1999, 1787 p., ill.

FELLER 1998 : M. FELLER et R. BRULET, « Recherches sur les ateliers de céramique gallo-romains en Argonne. 1. Prospection-inventaire dans le massif de Hesse et le site de production des Allieux 1 », *Archaeologia Mosellana*, 3, 1998, p. 229-368, 65 fig., 12 tab.

GEOFFROY 1999 : J.-F. GEOFFROY, « Les céramiques engobées et métallescentes découvertes à Bavay (Nord) », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 312-332, 13 fig.

GEOFFROY 2001 : J.-F. GEOFFROY, « Les importations de céramique en Gaule du Nord : état de la recherche », *SFECAG, Actes du congrès de Lille-Bavay*, 2001, p. 151-158.

GOSE 1950 : É. GOSE, *Gefässtypen der römischen Keramik im Rheinland*, Cologne, 1950, 47 p., 61 pl.

GOUDINEAU 1968 : Chr. GOUDINEAU, *Étude sur la céramique arétine lisse à la lumière des fouilles de l'École Française de Rome au Poggio Moscini, Bolsena*, Rome, École Française, 1968, 396 p., 10 pl.

HAWKES 1947 : F. C. HAWKES et M. R. HULL, *Camulodunum, First report on the excavations at Colchester, 1930-1939*, Oxford, 1947, 362 p., 105 pl.

HERMET 1979 : F. HERMET, *La Graufesenque (Condatomago)*, I. Vases sigillés - II. Graffites, réimpression, Marseille, 1979, 2 vol., 379 p., 126 pl., 44 fig., (première édition : 1934).

HOLWERDA 1923 : J.-H. HOLWERDA, *Arentsburg, een romeinsch militair Vlootstation bij Voorburg, mit Auszug in deutscher Sprache*, Leiden, 1923.

JACOB 1974a : J.-P. JACOB, « L'officine céramique gallo-romaine de Jaulges-Villiers Vineux (Yonne) », *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 26, fasc. 3/4, 1974, p. 365-386, 11 fig.

JACOB 1974b : J.-P. JACOB et H. LEREDDE, « Les vases à couverte métallescente », dans *Les potiers gaulois, Dossiers de l'Archéologie*, 6, 1974, p. 43-53.

JACOB 1975a : J.-P. JACOB et H. LEREDDE, « Jaulges-Villiers-Vineux, une officine céramique du Bas-Empire », dans *Céramique en Gaule romaine, Dossiers Archéologie*, 9, 1975, p. 71-78.

JACOB 1975b : J.-P. JACOB et H. LEREDDE, « Les potiers de

Jaulges-Villiers Vineux (Yonne) : étude d'un centre de production gallo-romain », *Gallia*, 43, 1, 1985, p. 167-192.

JACOB 1975c : J.-P. JACOB, « Jaulges-Villiers Vineux, une officine céramique du Bas-Empire », dans *Céramique en Gaule romaine, Dossiers Archéologie*, 9, 1975, p. 72-76.

JOLY 1999 : M. JOLY, « Les ateliers de Bourgogne et de Franche-Comté », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995)*, *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 39-68, 22 fig.

KNORR 1919 : R. KNORR, *Terra-Sigillata-Gefässe des ersten Jahrhunderts mit Töpfernamen*, Stuttgart, 1919, 16 p., 83 pl.

KÜNZL 1997 : S. KÜNZL, *Die Trierer Spruchbecherkeramik, Dekorierter Schwarzfirniskeramik des 3. und 4. Jahrhunderts n. Chr.*, *Trierer Zeitschrift*, 1997, 21, 379 p., 57 fig., 71 pl.

LOESCHCKE 1909 : S. LOESCHCKE, *Keramische Funde in Haltern, ein Beitrag zur Geschichte der augustuszeitlichen Kultur in Deutschland*, Münster, 1909, 324 p. 53 fig., 33 pl.

LOESCHCKE 1921 : S. LOESCHCKE, « Töpfereiabfall d. J. 259/260 in Trier : aus einer römischen Grube an der Louis Lintzstraße », *TJ*, 14, 1921, p. 103-107, 2 pl.

MARRYAT 1866 : J. MARRYAT, *Histoire des poteries, faïences et porcelaines*, Paris, 1866, 2 t., 919 p., 618 fig.

MONTAGU 1994 : J. MONTAGU, *Les secrets de fabrication des céramiques antiques*, Saint-Vallier-sur-Rhône, 1994, 88 p., 4 fig.

MOREL 1981 : J.-P. MOREL, *Céramique campanienne, les formes*, *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome*, 244, 1981, 690 p., 240 pl. (deuxième édition : 1994).

OSWALD 1920 : F. OSWALD et T. D. PRYCE, *An introduction to the study of terra sigillata treated from a chronological standpoint*, London, 1920, 230 p., 85 pl. (complété en 1966, réimprimé en 1969 et traduit en 1984).

OSWALD 1931 : F. OSWALD, *Index of Potters' stamps on terra Sigillata*, (Hand-printed and published by the author), East Bridgford, Notts, 1931, 428 p. (Réédition en 1964 = Oswald 1964 et en 1983 = Oswald 1983).

OSWALD 1966 : F. OSWALD et T. D. PRYCE, *An introduction to the study of terra sigillata with a Preface and Corrigenda et Addenda by G. Simpson*, London, 1966, 230 p., 85 pl. (Réimprimé en 1969 = Oswald 1969 et réédité en 1984 = Oswald 1984).

OSWALD 1981 : F. OSWALD, *Index des types figurés sur sigillée*, *Revue Archéologique Sites*, hors-série, 9, 1981, 2 fasc., 150 p., 91 pl. (édition originale : 1936-1937).

PESEZ 1997 : J.-M. PESEZ, *L'archéologie. Mutations, missions, méthodes*, *Collection « 128 »*, 167, Paris, 1997, 128 p.

PICON 1973 : M. PICON, *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*, Université de Dijon, Centre de recherches sur les techniques gréco-romaines de l'Université de Bourgogne, 2, 1973, 135 p., ill.

REY 1998 : A. REY (dir), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1999, 3 t., 4304 p.

SÉNÉCHAL 1972 : R. SÉNÉCHAL, *Contribution à l'étude de la céramique métallescente recueillie à Alésia*, Dijon, 1972, 86 p., 31 fig., 5 pl.

SYMONDS 1992 : R. P. SYMONDS, *Rhenish wares, fine dark coloured pottery from Gaul and Germany*, Oxford University, Committee for Archeology, Monograph, 23, 1992, 121 p., 53 fig.

SYMONDS 1999 : R. P. SYMONDS, « Céramiques engobées et métallescentes dans le Nord de la Gaule : nouvelles études sur Boulogne-sur-Mer, Beauvais et la région de Beaumont-sur-Oise », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995), Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 291-311, 10 fig.

VAN OSSEL 1996 : P. VAN OSSEL, « La céramique "sigillée" d'Argonne », dans *Les potiers gaulois et la vaisselle gallo-romaine, Dossiers Archéologie*, 215, 1996, p. 46-53.

VILVORDER 1999a : F. VILVORDER et R. P. SYMONDS, « Les céramiques engobées et métallescentes. Deux catégories de céramiques fines », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées*

et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995), Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta, Sup. 8, 1999, p. 13-38, 7 fig.

VILVORDER 1999b : F. VILVORDER, « Les productions de céramiques engobées et métallescentes dans l'Est de la France, la Rhénanie et la rive droite du Rhin », dans BRULET 1999, *Céramiques engobées et métallescentes gallo-romaines, Actes du colloque organisé à Louvain-la-Neuve (18 mars 1995), Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*, Sup. 8, 1999, p. 69-122, 24 fig.

WOIMANT 1995 : G.-P. WOIMANT, *La carte archéologique de la Gaule : l'Oise*, Paris, 1995, 573 p. 417 fig.